

Traductions

**István ÖRKÉNY, Adieu
Paris, 1939¹**

À la mi-août, tout le monde parlait déjà de la guerre. Elle adviendrait, aussi sûrement que le mois de septembre. C'est à peine si on la nommait. On disait : « Un jour ou l'autre... très bientôt » ou « Par les temps qui courent... », mais en fait c'est à elle qu'on faisait allusion. Les fiancés allaient en couple au Bon Marché s'acheter à l'avance un landau. Bientôt, on n'en trouverait plus. Et ce bientôt était proche, lorsqu'avec la déclaration de guerre, l'enfant viendrait. On s'informait sur la catastrophe à venir, on s'y préparait tant bien que mal. On lisait les affiches placardées aux entrées, où et comment se procurer un masque à gaz, où aller en cas d'évacuation, « le moment venu... » ; et chacun d'acheter quelque chose de conforme à ses goûts, à ses moyens. Les plus aisés se payaient une tente en voile de bateau, les autres une paire de chaussures de marche ou un briquet. Je connaissais même un architecte qui s'était fait raser les cheveux à la tondeuse. Paris se préparait à la guerre.

Dans les parcs, on creusait des tranchées et, de temps à autre, entre voitures et autobus, un char grondait en remontant une avenue, figure emblématique des temps à venir, comme à la fin de l'été, lorsque dans le vert des feuilles les branches laissent choir un petit bout d'automne, flétri, jauni, annonciateur. Tout le monde voyait s'achever l'été. Les nerfs pressentaient la future guerre, tels des membres dont les rhumatismes présagent la tempête. À chaque détonation de pot d'échappement, les gens se rassemblaient et flairaient une odeur de poudre, persuadés que l'autobus avait roulé sur une mine. À midi, Daladier fit un discours à la radio. Il déclara que le gouvernement ne prendrait pas de mesures exceptionnelles et qu'il comptait sur ses concitoyens pour garder leur calme. J'écoutais le discours devant un café. La voix du président du Conseil me parvenait de l'intérieur et résonnait par-dessus le comptoir comme si un client saoul s'était trouvé là, parlant et déclamant à tort et à travers. La Marseillaise retentit. Nous l'avons écoutée avec une nervosité croissante, car les Français ne la jouent en semaine qu'en toute dernière extrémité. Puis nous avons remis nos chapeaux et nous nous sommes dispersés.

¹ « Nous avons vécu là dans un dénuement aussi incroyable que l'était notre bonheur. » Dans la préface à sa nouvelle « Où courais-tu ? », Örkény évoque par ces mots son séjour à Paris, dans les derniers mois de l'entre-deux-guerres. Interrompu par le déclenchement du conflit, ce séjour s'acheva, le premier septembre 1939, par un retour précipité à bord du dernier train en partance pour l'Allemagne. (N.d.T.)

Dès cet instant, je me suis retrouvé un pied dans le vide. La ville qui avait été ma compagne, mon alliée, Paris, la ville dont je connaissais chaque recoin, chaque couleur, chaque fumée, devint froide et hostile. Au bistrot, le garçon me salua encore et posa devant moi café et croissant, mais chacun de ses gestes était mesuré, retenu. Il avait toujours su que j'étais hongrois, mais à présent il savait que je n'étais pas français. En soi c'était déjà inquiétant, mais vous pensez, un Hongrois... Quelle sorte de gens pouvaient-ils bien être ces Hongrois ? Je n'avais pas fini de boire que déjà il me tendait son porte-monnaie noir à soufflet. Je devais payer. Je réglai ma consommation et m'en allai. Le soleil brillait. Place Saint-Michel, une fine poussière flottait. Les grains, comme chauffés à blanc, tourbillonnaient dans l'air, telles les particules d'un univers en décomposition. Depuis la plate-forme d'un autobus, quelqu'un me fit signe. C'était Vili, étudiant en droit. Une fille s'accrochait à son bras, robe bleue, cheveux blonds en bataille, je ne la connaissais pas. Je fis signe à mon tour, mademoiselle X me répondit et, les épaules de travers, nous accompagna en trotinant en direction de l'Opéra. Mais qu'avait-il donc l'intention de faire avec cette fille ?

Vili était le fiancé de ma cousine Erzsi Vas,² qui habitait le quartier. À peine avais-je pensé à elle que je décidai d'aller la voir. Il y a deux ans, au moment de me dire au revoir, maman avait eu ces mots : « S' il y a un problème, va voir Erzsi. C'est quelqu'un de sûr, on peut compter sur elle... » Maman la tenait en grande estime car elle écrivait toutes les semaines, envoyait des patrons de tricot et ne réclamait jamais d'argent. Elle étudiait beaucoup, disait-elle dans ses lettres, et vivait modestement, à l'écart du monde, au couvent du Sacré-Cœur. Les bonnes sœurs l'aimaient. Mère Stéphanie, la Supérieure, la choyait particulièrement. D'un voyage à Rome, elle lui avait même rapporté la bénédiction du pape. Je pris donc la direction de la rue Monge, où habitait Erzsi.

À mon arrivée à Paris, je m'étais rendu au couvent du Sacré-Cœur, où l'on n'avait jamais entendu parler d'Erzsi. Trois mois plus tard, je tombai sur elle à l'entrée d'un théâtre. Je lui demandai son adresse. « Viens demain, avait-elle lancé, nous allons bien bavarder ! » Le lendemain, je me rendis rue Monge. Sur le balcon de l'hôtel, en lettres d'or, s'étalait : Hôtel Voltaire et des Sports. C'est là que logeait Erzsi. Le bâtiment était gris et étroit, avec seulement deux fenêtres en façade. Coincé entre les autres immeubles, il s'élevait de toute la hauteur de ses quatre étages, comme un sapin dans une forêt en friche, à la recherche de la lumière et d'un bout de ciel. Erzsi habitait au quatrième. Je frappai, la porte s'ouvrit. Je fis alors la connaissance de Vili. Il était nu, une chaussette de laine au pied gauche, grand gaillard musclé aux larges épaules. Dans sa jeunesse, en Bulgarie, il avait été champion de boxe. Mais je ne l'appris que plus tard. Campé

² Diminutif du prénom Erzsébet (Elisabeth). (N.d.T.)

devant moi, il me demanda d'un ton désagréable : « Tu cherches qui ? » – « Mademoiselle Erzsi Vas. » Il me dévisagea et marmonna quelque chose que je ne compris pas, car il venait de me décocher un magistral direct du gauche à l'abdomen. J'étais sonné. Erzsi sortit en courant et m'embrassa. « István³ chéri, mais pourquoi ne rentres-tu pas ? » Elle m'allongea sur le canapé, ouvrit une bouteille d'alcool de prune et me mit un linge humide sur le front. Maman avait raison, on pouvait compter sur Erzsi.

Oui, on pouvait compter sur elle. Vili, c'était autre chose. Il valait mieux ne pas trop lui faire confiance. Dans la chambre était accrochée une carte de France, une comme tant d'autres. Mais elle était toute raturée. Tel un chef d'état-major, Vili y avait dessiné quantité de signes et de flèches. Il avait barré le nom de Toulouse et avait écrit Yvette par-dessus, par-dessus Brest Madeleine, par-dessus Orléans Annette. À l'emplacement de Paris, on ne distinguait plus qu'une large tache d'encre. Les autres, les nombreuses blondes, brunes, rousses ou noires, y avaient trouvé leur place. Sans doute avait-il aussi ajouté Erzsi. Tant pis, si jalouse, elle aurait préféré l'avoir rien qu'à elle et le voir passer ses examens. Désir stupide, entêtement de femme qui, du haut de ses nuages, souhaitait qu'il réussît sa licence en droit canon à la Sorbonne et restât, avec elle, le soir à la maison...

Mais on ne pouvait tenir Vili en bride. L'après-midi, il s'enfonçait un chapeau sur la tête. « Kicsikém,⁴ disait-il en hongrois, car il avait appris ce mot, je descends juste chercher des cigarettes. » – « Dépêche-toi », répondait machinalement Erzsi. Vili se dépêchait, mais rentrait pourtant après minuit, la bouche généreusement barbouillée de rouge à lèvres. Erzsi ne soufflait mot. Silencieuse, elle fixait cette bouche et Vili rougissait, toussait dans son mouchoir, se courbant comme s'il crachait du sang. Seulement voilà, il ne crachait rien.

Il n'était jamais nulle part. Il fallait toujours le chercher. Il y avait toujours quelque chose pour le suivre à la trace. Son peigne, une lettre, son manteau d'hiver, un message depuis longtemps sans objet, car il avait déjà résolu l'affaire différemment, de façon bien moins favorable, bien plus compliquée. Partout où il passait sa piste se brouillait, tapis de feuilles mortes dans le sillage du vent d'automne. S'il remontait la rue, à coup sûr quelqu'un allait le suivre. Une femme essoufflée se lançait à sa poursuite, martelant le pavé jusqu'à ce qu'elle l'ait rattrapé et retenu par la manche de son manteau pour lui faire ses compliments, en général une bordée de reproches. Pourquoi n'était-il pas dans l'île de la Cité à sept heures ? Peut-être bien avait-il raconté toute l'histoire à cette rousse. Ou, s'il ne l'avait pas fait, elle supposerait qu'il lui avait caché quelque chose, d'ailleurs,

³ Étienne. (N.d.T.)

⁴ Diminutif affectueux qu'on peut traduire par : "ma petite". (N.d.T.)

que pensait-elle à présent... Vili restait là à soupirer et à hocher la tête. Il promettait d'aller le lendemain dans l'île de la Cité, de tout raconter ou bien encore de ne rien dire. Vili jurait de s'améliorer, mais il ne le pouvait pas. Les femmes ne le laissaient pas en paix. Il était leur victime, une proie livrée à l'amour. Peut-être les femmes ne l'aimaient-elles pas ? Peut-être auraient-elles voulu l'aimer, mais sans y parvenir dans toute cette confusion. Elles le pourchassaient, le suivaient partout, l'utilisaient, le faisaient chanter. Et, par faiblesse, Vili supportait tout. Un jour, à l'hôtel, dans l'escalier noir comme un four, il avait avoué que, dans la vie, seul le sport l'intéressait, la boxe de son enfance bulgare et rien d'autre, ni les femmes, ni le droit canon, ni le bonheur, rien que la boxe. C'était la clé de son existence, sa première passion. Mais, incapable de résister aux femmes, il menait une vie dissolue, tels ces joueurs intrépides qui, les cartes dans le sang, boivent, chantent, s'esclaffent, sans jamais parvenir à perdre une fois pour toutes leur argent au jeu.

Deux ans, jour pour jour, qu'il avait débarqué à la Gare de l'Est avec en poche un dictionnaire abrégé bulgare-français et le livre de Carpentier *L'art de la boxe*. Le taxi l'avait conduit au Quartier Latin, et il s'était installé dans cet hôtel étroit et gris, peut-être à cause de l'hospitalité proposée, non seulement par Voltaire, mais aussi par les Sports et donc la boxe. À peine s'était-il affalé dans le sofa que la propriétaire, madame Moret-Froissart frappa chez lui. Ce n'était pas une femme qui frappait mais le destin. Vili feuilleta son dictionnaire et lança en direction de la porte : « Entrez... » Madame Moret-Froissart fit quelques pas, jeta un coup d'œil et demanda s'il ne faisait pas trop froid. Non, il ne faisait pas froid, on était en été, d'ailleurs n'avait-elle pas apporté à Vili une bande de papier collant pour attraper les mouches ? Il l'avait acceptée, sans réaliser le mauvais présage symbolisé par ce piège à insectes que madame Moret-Froissart accrocha à la lampe, on peut le prétendre, au nom de toutes les femmes. C'est ainsi que tout commença. Elle s'assit dans un fauteuil fatigué en peluche et parcourut avec intérêt *L'art de la boxe*... C'était gagné d'avance. Une beauté fanée qui s'intéresse à la boxe... Peut-être avait-elle de précieuses relations dans les milieux sportifs ? Peut-être connaissait-elle même Carpentier ? Madame Moret-Froissart souriait avec distinction, laissant augurer de ses entrées dans toutes sortes de milieux. N'était-elle pas une personne distinguée ? Lorsqu'on disait son nom, on pouvait entendre le trait d'union. On ne prononçait pas d'une traite, Moret-froissart, mais, Moret, pause, Froissart. Et pendant cette pause, elle pouvait songer à l'oncle de sa mère, le colonel Jean-Paul Moret-Froissart, avec deux traits d'union, qui avait été à deux doigts de devenir gouverneur du Maroc. Mais laissons cela. La chambre ne serait-elle pas trop petite ? Elle allait effectivement le devenir, surtout quand Erzsi s'y installerait à son tour. Il était prévisible qu'on n'éviterait pas les orages.

Dès que j'entrai dans la rue Monge, le souvenir de soirées pleines d'éclats de voix et de disputes interminables me revint en un éclair. Madame Moret-

Froissart était assise dans le coin, sous l'escalier, le panneau des clés et les casiers à lettres au-dessus d'elle. Elle se tricotait une liseuse, sans doute en riposte à la situation internationale. Je la saluai. « Ah, c'est vous... », marmonna-t-elle sans détacher son regard du sac en papier qui dépassait de ma poche. Il contenait des noisettes. Je lui en offris. Elle refusa, le regard soulagé de me voir lui tendre de la nourriture et non du TNT, de la dynamite ou toute autre forme d'explosif. « Mademoiselle est en haut. » Je me dirigeai vers l'escalier. Sur le palier, une affiche m'attendait : « Méfiez-vous des espions ! »

La porte était ouverte. Erzsi, accroupie au milieu de la pièce, lavait le plancher. « Mais qu'est ce que tu fais Erzsi ? Qu'est ce qui te prend ? » – « Je passe la serpillière. » – « À un moment pareil ? » – « Comment ça, à un moment pareil ? En voilà une drôle de question ! » Je répondis simplement sur un ton grave : « Mais il va y avoir la guerre... » Avec un bruit de claque, la serpillière tomba dans le seau et y disparut. Une odeur d'humidité, de bois détrempe et de vêtements mouillés flottait dans l'air. « Avec la Bulgarie ? » Je la regardai, interloqué, puis je compris. Vili était bulgare et Erzsi pensait avec son cœur. « Tu bois un thé ? » – « Je veux bien. » Elle débrancha la lampe électrique et, à sa place, brancha la bouilloire. Un morceau de sucre dans la bouche, elle me demanda d'une voix absente : « Et maintenant qu'est ce qu'on va faire ? » – « Rentrer chez nous. » – « Chez nous ? » Elle traîna sur ces mots comme si elle les prononçait pour la première fois, sans les comprendre. « Moi, je ne rentre pas ! » Sa bouche rouge, aux lèvres charnues, se tordit. « C'est à cause de Vili ? » Erzsi, assise sous la carte raturée, faisait infuser le thé. « Si la guerre doit arriver, qu'elle arrive. Elle arrivera, même si je romps avec Vili. » Je me levai pour la rejoindre en évitant le seau et la flaque sur le plancher. « Alors c'est sûr, tu ne viens pas ? » – « Non. Mais attends, Vili sera bientôt là. Il est allé en vitesse à la pharmacie. Je ne sais pas pourquoi il est en retard... »

Moi, je savais. Je l'avais vu place Saint-Michel avec cette blonde. Je racontai tout à Erzsi. Elle pâlit instantanément et se mit à pleurer. Ses pleurs s'étaient déclenchés comme s'ils avaient attendu depuis des semaines et profitaient maintenant sans retenue de l'occasion. La situation internationale était tendue à l'extrême. Hitler fanatisait les Allemands. Hitler voulait Dantzig. Hitler voulait l'Alsace-Lorraine. Et Erzsi était en larmes. Hitler voulait le monde entier. Erzsi ne voulait que Vili et pleurait. Mais que faisait Vili ? Il aurait déjà dû rentrer pour de bon... Et voilà qu'on frappait à la porte. « C'est lui ! », dis-je. Mais d'après Erzsi, je me trompais. Jusqu'à présent il n'avait frappé qu'une seule fois à la porte, qui plus est en sortant et non en entrant. Vili aimait plaisanter.

Erzsi avait raison. C'est madame Moret-Froissart qui entra. La logeuse s'était visiblement préparée à une visite officielle. Elle portait des gants en peau et s'était coiffée d'un étrange chapeau en forme de valise, un chapeau comme en imaginent les Parisiennes vieillissantes dans leurs nuits d'insomnie, quand minuit sonne au clocher de Saint-Sulpice, que la radio du voisin crachote de la musique

anglaise et que des fantômes hululent au téléphone et actionnent à plusieurs reprises les sonnettes. « Je vous ai vu arriver. Je me suis dit, je monte quelques minutes. » – « C'est gentil de votre part. », répondit Erzsi en jetant un coup d'œil inquiet à la bouilloire branchée, contrairement au règlement, dans la prise de la lampe. Madame Moret-Froissart s'installa. « De drôles de nouvelles circulent... », commença-t-elle. Erzsi se tourna vers elle, le regard plein d'espoir. « Vous savez déjà ? Qu'avez-vous entendu ? » Elle s'attendait peut-être à voir sa logeuse modifier le cours du destin. Elle aurait pu poser sa question à mille personnes, peu importe que leur réponse unanime fût : « Il y aura la guerre. », pourvu que la mille et unième, la seule crédible, madame Moret-Froissart lui affirmât : « Il y aura la paix. » N'était-ce pas une femme intelligente ? D'ailleurs, on pouvait attendre beaucoup d'une Française... Mais Madame poursuivit ainsi : « On parle beaucoup de guerre. » Et, se tournant vers moi : « Qu'avez-vous décidé ? » – « Moi ? Je rentre en Hongrie ce soir même. » – « Vraiment ? Vous avez bien réfléchi ? » – « Non. » – « Vous avez raison, approuva-t-elle en hochant la tête, il y a des décisions pour lesquelles il ne faut pas hésiter. Et vous Mademoiselle ? » – « Pourquoi me posez-vous cette question ? » Soudain, Erzsi n'était plus du tout bien disposée. « Oh, juste pour la chambre... » Pour la chambre ? Mais quel rapport entre cette chambre et la guerre ? À moins que Madame ne veuille l'utiliser comme blockhaus, et l'hôtel – Hôtel Voltaire et de la culture physique – servirait la défense de la France, tout comme la ligne Maginot ? Non, chère Madame, ce n'est pas la chambre qui vous intéresse, c'est Vili... « Je ne suis pas encore décidée. J'attends. » – « Vous attendez la déclaration de guerre ? » – « Non, j'attends mon fiancé. »

Il ne fallut pas attendre longtemps. Dans l'instant, la porte s'ouvrit, et Vili entra, rayonnant, satisfait comme un homme qui, une fois de plus, a résolu à la perfection un problème épineux. À sa suite, semblable à une solution nouvelle, une fille entra dans la pièce, avec la même chevelure blonde et ébouriffée que j'avais aperçue à côté de lui sur la plate-forme d'autobus. Elle se tenait, hésitante, dans l'embrasure de la porte, mais Vili la tira par le bras pour la placer face à Erzsi. « Kicsikém, commença-t-il en hongrois sur un ton patelin. Voici Denise... » Erzsi salua d'un signe de tête, je saluai, Madame aussi. Nous attendions. Nous sentions bien que la situation n'était pas encore assez compliquée, qu'il lui manquait l'empreinte de Vili, comme le poinçon apposé sur un métal précieux. Vili ressentit sans doute le même manque car il s'empressa d'ajouter : « Denise est, pour ainsi dire, ma femme... » Erzsi fut prise d'un malaise et tomba à la renverse dans un siège. Madame Moret-Froissart lui fit boire du thé, en lui maintenant la tête selon les règles de l'art, car elle était la première victime de cette guerre.

Vili s'agenouilla devant elle, lui caressa la main, et chercha à la consoler. Leur mariage avait des raisons formelles. C'était un acte juridique provoqué par la guerre. « À cause de la nationalité, tu comprends, Kicsikém... Quand il y a la guerre, on n'a plus le choix. Et Denise est si discrète, sincère, gentille. Elle a un lit en fer, un canari, et prépare si bien le poisson à la mayonnaise... » Erzsi retira sa main. « Et c'est pour ça que tu l'as épousée ! ? » – « Mais non, disons : pour la forme. Et puis, ajouta-t-il à court d'arguments, Denise le voulait. » – « Et moi ? Moi je n'aurais pas voulu ? Mais qu'est ce que tu crois ! ? » Vili se montra très surpris. « Kicsikém, tu voulais être ma femme ? Mais tu ne m'en as jamais parlé... » Il s'assit sur une chaise et se prit la tête entre les mains. La migraine devait le gagner. Pas étonnant. Ces deux femmes, ces deux amours s'entrechoquaient et déferlaient sur son cerveau comme des vagues sur une épave. Madame Moret-Froissant s'était tue. Elle fixait Vili, les yeux écarquillés, comme le spectateur d'un match de football, qui cherche dans la foule le marchand de bretzels. On sentait qu'elle aussi aurait son mot à dire.

« Cher Monsieur ! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? Deux ans que vous habitez chez moi. Ma maison n'est pas seulement un hôtel. Mais aussi un refuge. Vous avez le droit d'y habiter en temps de guerre comme en temps de paix. Quel dommage de se marier si jeune et si précipitamment ! Mais il n'est pas trop tard. Pour divorcer, il n'est jamais trop tard. J'ai divorcé quatre fois de trois maris différents, je sais de quoi je parle. Cher Monsieur, je vais vous cacher. Permettez-moi de vous cacher... » Vili ne permettait pas. « C'est trop... » gémit-il. D'ailleurs je n'en ai que pour quelques heures. Je m'engage dans l'armée française. Denise a tout arrangé. Demain je pars pour Lyon rejoindre mon unité. Je vais être soldat, soldat de la France et, si vous le permettez, votre soldat à vous aussi, Madame. » – « Merci, Monsieur ! Je ne l'oublierai pas. » Elle salua et partit, mais, sur le pas de la porte, se retourna pour ajouter : « J'ai une sœur qui vit à Lyon avec son mari... » Et elle adressa à Vili un sourire à faire frémir.

« Où est ta valise, Erzsi ? » La valise était sous le porche. « Trouve un taxi. » J'en trouvai un. La voiture vint heurter le trottoir, parvenant tout juste à s'arrêter à temps sur la chaussée glissante. Vili tendit la main à Erzsi. « Adieu... » Elle se blottit contre lui et l'enlaça comme on enlace un tronc d'arbre. Le taxi se fraya difficilement un chemin jusqu'à la place du Panthéon où je logeais. « Je t'attends ici dans la voiture, me dit Erzsi. Mais dépêche-toi. »

J'ouvris les tiroirs et regardai, ahuri, tout ce qui m'appartenait. Prodigieux le bric-à-brac qui en un an peut s'amonceler autour d'un être humain, combien de livres, de vêtements, de tubes de dentifrice, de linge sale, combien de couches de sédiments et d'alluvions. Je pensai : pas besoin de pantoufles en temps de guerre ; mais je mis *Gargantua* dans la valise. Je triai ainsi mes bagages, tel un voyageur en route pour l'inconnu. Je m'équipai pour le soleil comme pour le mauvais temps et emportai à la fois de quoi écrire et du coton hydrophile. Que me fallait-il d'autre ? Je sentis que quelque chose allait me manquer. Ce quelque chose que

Paris m'avait donné, qui n'existait pas auparavant et dont j'allais avoir un si grand besoin. Mais Paris me congédiait, les mains vides, et sainte Geneviève détournait la tête. Une nouvelle fois, l'Europe s'était scindée en tribus qui attendaient, assises autour de leur propre bûcher, que les tambours cessent leurs roulements.

Erzsi se tenait devant le porche. « Regarde, István. Ça s'est éclairci. » Le ciel était d'un bleu sans tache. À Paris, le coucher de soleil ne teinte pas le ciel, ne colore pas les nuages mais farde l'atmosphère elle-même. Chaque soir, une fabrique de colorant semble la traverser en mélangeant ses poudres d'ocre, de carmin, de vert et de bleu de Prusse. Au-dessus de Paris, Poussin peint le crépuscule. Là-haut, dans le lointain, la lumière solaire déclinait encore les nuances de l'arc-en-ciel, mais en bas, sous les porches, le soir se faufilait déjà. Une fille qui passait me sourit, me salua, mais j'avais oublié son nom. Sur les murs du Panthéon, l'obscurité s'étendait comme un banc d'algues et le bâtiment, avec son dôme éclairé, se balançait doucement tel un navire de guerre, dans un miroir d'asphalte humide. Erzsi me prit le bras. « Viens, soupira-t-elle, nous allons être en retard. »

Les militaires avaient submergé la gare comme s'ils venaient de la prendre d'assaut. Le train aussi était bourré d'uniformes, il n'y avait plus de places assises, nous nous sommes calés dans le couloir près d'une fenêtre. Nous allions devoir rester debout jusqu'à Strasbourg. « Ça ne fait rien. », dit Erzsi, en appuyant sa tête sur mon épaule. « Tu sais, c'est mieux de commencer comme ça, dans l'inconfort, la cohue, la chaleur étouffante... À partir de maintenant nous allons souvent faire la queue, attendre, nous entasser avec des inconnus. Jusqu'alors c'était la liberté, l'insouciance, Paris. À partir de cet instant, tout sera différent. Il faut déjà faire attention, assumer nos actes. Tout a de l'importance. Même ce voyage. Quelqu'un pourrait bien en mourir, toi, moi, ou un autre. Mourir aussi pour ce que je viens de dire. Dans dix ans, un policier se présentera peut-être et me demandera pourquoi j'ai dit ceci ou cela, le 30 août à la Gare de l'Est ? Peut-être que ces paroles me vaudront la prison. Désormais, il faut peser chaque mot, chaque pas. Comment allons-nous supporter ça, dis ? »

Le train s'ébranla, les tampons des wagons s'entrechoquèrent, les roues trépидèrent. Les mains se tendirent, les têtes se penchèrent aux fenêtres et dehors, les gens commencèrent à marcher, accompagnant le train de quelques pas symboliques. Le quai était rempli d'une foule de soldats, de femmes, de pères et de fils. Ondulant lentement, elle semblait partir avec nous, preuve que ce jour-là, même ceux qui restaient commençaient un voyage. Les bras se levaient, les mouchoirs s'agitaient et tous s'écriaient : « Au revoir, bonne chance... » Mais on aurait dit des personnes sur le point de se noyer, tendant les mains et appelant au secours. Erzsi se pencha à la fenêtre. « Regarde là-bas, lança-t-elle joyeuse, il arrive... en retard comme d'habitude ! » Vili galopait à l'autre bout du quai, un bouquet de marguerites à la main. Il accourait aussi vite que le lui permettaient

ses jambes, mais il s'éloignait de plus en plus. Au fur et à mesure, la distance l'engloutissait, lui, le jaune des marguerites, puis la verrière lumineuse de la gare. Nous, nous étions entraînés à toute vitesse dans la nuit noire, où résonnait, rapide et inquiétant, le rythme saccadé du martèlement des roues.

Traduit par Jean-Léon Muller

Bulcsú BERTHA, Nouvelles extraites du recueil *A Willendorfi Vénusz*¹

Sexualité canine avec complications

Un jour les voisins nous dirent que le jardin était plein de chiens depuis un certain temps, mais en arrivant cette nuit-là, nous n'avons rien remarqué. Le lendemain matin, m'apprêtant à prendre mon petit déjeuner, j'ouvris la porte de la terrasse pour m'installer à l'ombre de la vigne vierge, je vis alors cinq ou six chiens couchés dans l'herbe.

« Eh bien, que faites-vous ici ? » criai-je surpris.

Ils sautèrent sur leurs pattes et se mirent à trotter vers la clôture en remuant la queue. Le chien-loup du voisin, qui avait la gentillesse de garder également notre maison, prit la fuite au milieu de la troupe de chiens. Cette misérable était une chienne que l'amour touchait pour la première fois ce printemps-là. Elle était soudain entourée d'une cour empressée d'aventuriers des collines estropiés, agressifs, tout pelés. Un seul de ses galants présentait un aspect plus convenable, un bâtard couleur café dont les ancêtres comptaient visiblement autant de chiens d'arrêt que de bergers noirs. Les chiens entrèrent dans le potager et entreprirent d'arracher soigneusement nos plants de poivrons et de tomates. Je les suivis et les apostrophai vertement, mais encore sans l'autorité requise :

« Et alors, qu'est-ce que cela veut dire ? »

Ils coururent au verger, mais la chienne qui était la cause de tout ce cirque resta en arrière et m'adressa un regard compréhensif, puis aboya furieusement après ses galants. Pour montrer sa bonne volonté, elle se lança à la poursuite de la meute qu'elle chassa de la cour. Du moins les vis-je disparaître du côté de la barrière.

En me retournant, je fus émerveillé par la beauté de cette matinée. La rosée scintillait sur les brins d'herbe et les feuilles d'arbres. Le vert clair des arbres fruitiers proches se détachait sur le vert sombre de la colline. Les ailes colorées des oiseaux jetaient de soudaines lueurs entre les arbres, dessinant des arabesques dans l'air frais du matin. Sur le côté de la maison, les cerises rougissaient déjà d'un air prometteur, je reculai afin de voir aussi les griottes. Je me retrouvai bientôt en admiration derrière la maison et cueillis deux poignées des fruits craquants du Favorite. Heureux, je regagnai la terrasse en pensant que quel que

¹ Magvető Kiadó, Budapest 1988.

puisse être le monde, la vie valait la peine d'être vécue pour des matins comme celui-là.

Mon attention fut attirée par des bruits étranges, des grognements, des raclements. En passant la porte, j'eus la surprise de voir s'activer dans la maison la meute qui venait de prendre la fuite. Ils tournoyaient autour du réfrigérateur, le chien-loup et un brigand noir dressés sur leurs pattes de derrière engloutissaient les restes de mon déjeuner que j'avais posés sur le dessus. Le plateau était déjà à terre, des filets jaunes de jus de fruits dégouлинаient le long du réfrigérateur, le verre était brisé. La porte s'ouvrit en haut de l'escalier et ma femme demanda :

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

– Dehors ! » criai-je aux chiens.

Mais les chiens n'avaient pas peur de moi. Le brigand noir dressé sur ses pattes de derrière, tel un monstre mythologique, tourna la tête vers moi et m'apostropha en aboyant. La chienne qui se tenait près de lui éclata aussi en aboiements furieux comme si je venais de les déranger chez eux tandis qu'ils dégustaient un petit déjeuner légitime. C'en était trop. J'attrapai le balai et tapai dans le tas. Ils prirent le large en montrant les dents et en aboyant. Le chien café dont j'avais supposé quelques instants qu'il eût de bonnes manières, s'acharna sur ma jambe de pantalon. Ils renversèrent des pots de géraniums sur la terrasse et les sièges près de la barrière.

« Tu donnes à manger aux chiens dans la maison ? demanda ma femme qui entre temps était descendue de la mansarde.

– Moi ?... Ils sont entrés pendant que je cueillais des cerises. Ils ont dévoré mon déjeuner et ont failli me mordre.

– De telles choses n'arrivent pas aux gens normaux.

– C'est vrai. Les gens normaux construisent leur maison au bord de l'eau, pas dans les bois. Au bord de l'eau, les chiens ont un pedigree, ils parlent français et ne sont disposés à se reproduire que contre espèces sonnantes et trébuchantes. Ceux d'ici sont des malotrus qui font ça pour rien, et en groupe. *Gruppensex* dans les collines. Et en plus, ils mordent.

– Mais tu les avais rabattus vers la maison, ils n'avaient pas d'autre choix... »

Ce n'était peut-être pas tout à fait dépourvu de fondement. L'explication de tout ceci résidait manifestement aussi dans leurs remords. Ils avaient dévoré mon déjeuner, d'où leur mauvaise conscience. Que faire ? Prendre le large honteusement la queue entre les jambes ou attaquer ? Ils ont attaqué. La meute ne demande jamais pardon. La meute a raison, surtout quand elle a le dessus. Pourtant la chienne du voisin m'étonne... Il n'y a pas si longtemps elle gardait notre maison, couchait les oreilles en quête de caresses, et à présent, au milieu de la meute, elle nous détroussait et nous aboyait après. Était-ce l'amour qui l'avait ainsi transformée ou bien quelque chose qui venait du tréfonds de sa nature canine ? Je ne sais pas.

Et qu'en est-il chez les hommes ?

« On peut amener un homme »

L'après-midi, la mère Aranka monta de Révfülöp et elle fut horrifiée à la vue des plants de tomates ravagés par les pattes des chiens.

« Vous n'avez pas de chien ici, qu'est-ce que c'est que ce saccage ? dit-elle, scandalisée.

– En fait, c'est la chienne du voisin qui est en chaleur, et les mâles des collines sont tous accourus ici...

– Ah, si elle est en chasse... Alors ce n'est rien !... Si vous aviez vu chez moi, c'était épouvantable. Tous les ans, ils piétinaient mes pétunias et les vivaces que mes touristes allemands m'avaient apportées. Je me suis même juré de ne plus louer de chambre à une femme seule. On peut venir avec des enfants, une amie, mais qu'elle soit bonne sœur ou docteur en philosophie, je ne loue plus de chambre à une femme seule. Tout mon jardin de devant a été dévasté, ils ont jeté par terre les bacs de géraniums du bord des fenêtres, ils ont chié dans mes draps, pissé dans le beau vase en cristal qui nous venait de l'arrière-grand-mère de mon mari. Vous savez, quand une femme est en chasse, les hommes le sentent à dix kilomètres à la ronde. C'est comme si elle dégageait une odeur secrète ou une onde radio. Il y a de ces choses invisibles, des rayons... On les sent. Je crois qu'on pourrait les mesurer. Bref, quand une femme est en mal d'amour, les hommes débarquent aussitôt. Une année, j'ai eu chez moi cette chanteuse qui beuglait à *La Violette*. C'était une bonne affaire, elle avait loué une des chambres pour toute la saison... Je l'aimais bien, elle ne faisait pas de manières comme les autres femmes de la ville. Elle chantait jusqu'au petit matin, ensuite les types arrivaient. Un à l'intérieur, trois dehors. Et alors, quel tapage ! Des jurons d'ivrogne jusqu'au petit jour. Et vas-y, "mon petit lapin, laisse-moi entrer"... Et là, c'était encore convenable, elle n'en laissait entrer qu'un à la fois. Nous ne pouvions pas dormir, mon pauvre mari était encore en vie à cette époque. J'ai eu beau essayer de parler à la chanteuse, elle s'est contentée de hausser les épaules. Elle m'a dit qu'il lui fallait un homme au petit matin, sinon elle ne pouvait pas s'endormir. J'en ai eu, des drôles de clients, de quoi monter un spectacle. Une fois, il y a eu une femme ingénieur de Székesfehérvár avec sa petite fille. Elle venait de divorcer. Elle m'a dit qu'elle ne supportait pas la vue d'un homme, qu'elle se trouvait mal rien qu'à sentir l'odeur d'un ivrogne dans la rue. Elle était très collet monté, et poseuse avec ça. Au dîner, elle a dit qu'elle avait des principes sur tout. La gamine n'aimait pas les tomates mais elle en bourrait la pauvre petite. Par principe. Chaque soir, elle lui serinait combien il y a de vitamines et de sels minéraux dans les tomates. Et la pauvrette, elle rendait les sels minéraux. Un beau matin, voilà-t-il pas que j'entends la petite pleurer dans la chambre. J'ouvre la porte, madame l'ingénieur n'est nulle part. La petite me raconte qu'elles s'étaient couchées

ensemble, et qu'au beau milieu de la nuit, sa mère s'était levée et avait quitté la chambre. Elle avait eu peur mais s'était rendormie. Au matin, elle n'avait pas trouvé sa mère. Nous non plus. J'étais prête à aller à la gendarmerie quand nous avons entendu du bruit dans le grenier à foin. Eh bien, c'est là que nous l'avons découverte, dans le foin, à dix heures du matin. Elle était tellement saoule qu'elle ne savait même pas où elle se trouvait. L'homme couché à côté d'elle était dans le même état. Autour d'eux, il y avait des bouteilles vides, et leurs vêtements. Lui, j'ai bien vu à ses vêtements que c'était un monsieur. Nous avons même été étonnés par la suite en apprenant qui c'était. Je leur ai mis une couverture dessus et je les ai laissés dormir. J'ai fait déjeuner la petite et je lui ai promis qu'on ne la forcerait plus jamais à manger de tomates. Ensuite, il y a eu une femme professeur très cultivée. Toute la journée, elle lisait des romans anglais en anglais, en prenant des bains de soleil. À la fin de la première semaine, elle avait la peau aussi noire que les journaliers aux champs. Elle a dû prendre un coup de chaud, parce qu'elle s'est mise à jeter par-dessus son livre des regards avides sur mon gendre qui était en vacances avec les enfants. Ma fille ne pouvait venir que plus tard. Mais notre Pista ne la regardait même pas, il faisait patauger les enfants au soleil dans la cour. Et puis on a rapporté de la plage que notre Pista allait nager avec madame, et qu'ils lançaient le ballon des enfants dans l'eau, et qu'ils chahutaient ensemble en attrapant le ballon. Eh bien, qu'ils jouent au ballon, que j'ai pensé, ce n'est pas encore comme ça qu'on fait les enfants, oui mais la nuit, pour m'assurer, j'ai ouvert la porte de la dame. Et là, mon propre gendre qui fait le coq devant elle. Au matin, j'ai dit à cette bonne femme de déguerpir... Vous savez ce qu'elle m'a dit ? Que ça me choquait parce que j'étais frustrée. Jamais on ne m'avait parlé de façon si vulgaire. Je suis fille d'artisan, et je lui ai dit son fait. Et je lui ai balancé la semaine qu'elle m'avait payée d'avance.

– Et elle est partie ?

– Pensez-vous ! Pour se venger, elle a ramené deux Grecs. Selon elle, c'étaient des artistes. C'est eux qui ont pissé dans mon vase. Quand ils sont enfin partis, j'ai jeté le pot à eau et les verres, parce qu'avec des gens de cet acabit, on ne sait jamais.

– Votre fille, qu'est-ce qu'elle en a dit ?

– Rien. Vous ne pensez tout de même pas que j'ai trahi mon gendre ? Un gendre aussi gentil que notre Pista, on n'en trouve pas tous les jours. Et puis, ma fille n'a pas très bon caractère.

– Alors les femmes son bannies de votre maison, mère Aranka ?

– J'ai essayé, mais ce n'est pas possible dans une station balnéaire comme ici. C'est encore moi qui aurais été perdante. J'ai retourné la chose.

– Comment ?

– J'ai affiché dans l'entrée une grande pancarte : "On peut amener un homme ou une femme, c'est même recommandé !"... Je donne deux clés à tous les clients, et quand ils arrivent, je leur montre la salle de bains. Là, j'ai écrit qu'il

y a de l'eau chaude jour et nuit, qu'on peut tout utiliser, cela ne gêne pas les occupants de la maison. Depuis, les hommes entrent par la porte, ils apportent des fleurs, des chocolats, des bricoles. Ils marchent sur la pointe des pieds, se conduisent bien et plus personne ne piétine les fleurs sous mes fenêtres. Et quand ils s'en vont, les femmes sont si heureuses qu'elles rayonnent comme de vrais soleils.

– Mère Aranka, vous êtes philosophe...

– Mais non, je vieillis... »

Délices

Il n'y a rien de plus déprimant que de faire la queue. Et notre attente dure une éternité, car dès que les clients se font moins nombreux, on ferme aussitôt une ou deux caisses, si bien que ceux qui restent se répartissent dans des files deux fois plus longues. Peu importe donc qu'on fasse ses courses dans la matinée ou à l'heure de pointe du soir. Nous sommes condamnés à faire la queue. Et quand on fait la queue, on est de mauvaise humeur. En ce qui me concerne, je suis saisi de panique et mon instinct de fuite se réveille. Comme je ne puis m'échapper de ma réalité physique, j'essaie de me libérer au moins en esprit. C'est pourquoi je me raccroche au moindre petit geste, à la moindre remarque insignifiante que je peux poursuivre, enjoliver, faire mousser en pensée. La file est désespérante, dans le gris et le bleu foncé des vêtements de travail trempés de sueur. Ils achètent de la bière et de la palinka, quelques-uns des conserves et du pain. Mais surtout de la bière, ce qui est assez compréhensible par cette canicule. À cinq ou six personnes devant moi, un brin de couleur adoucit la morosité générale. Deux petits bouts de filles, six ou sept ans, s'empêtrent dans leur panier. Elles en sortent leurs trésors, puis y remettent glaces et barres chocolatées. Elles voudraient bien mordre dedans, mais elles savent que ces choses délicieuses doivent parvenir intactes à la caisse. Leurs petites robes en imprimé bleu ciel attachées par des rubans sont si légères que le courant d'air les soulève presque. Elles ont dû dénicher quelques vingt ou trente forints et s'efforcent de les dilapider avec discernement.

« Il y a encore trois quatre-vingts, » dit une petite voix.

Elles regardent autour d'elles. Qu'est-ce qu'on peut encore acheter pour trois quatre-vingts ? L'une d'elles s'approche du rayon des articles de toilette, saisit fébrilement un stick déodorant rose et le montre à sa compagne en rougissant.

« C'est ce que maman se met sous les bras.

– C'est combien ?

– Deux soixante ou trois... On en prend un... »

Elle le met dans son panier. Elles chuchotent, rigolent. L'une d'elles rougit, ses joues s'enflamment. Elles paient et sortent du magasin.

Les acheteurs de bière, de conserves, de pain passent à leur tour avec une lenteur désespérante. C'est enfin à moi. En sortant du magasin, j'aperçois les deux petites filles devant la porte vitrée. L'une d'elles, tout en mangeant sa glace, lève le bras comme une aile et se tartine l'aisselle à petits coups de déodorant.

« Alors, c'est comment ? demande l'autre avidement.

– Super...

– Donne, c'est mon tour...

– Attends.

– Allez, sois sympa, donne-le moi.

– Tiens. Mais tu me le rends ? »

L'autre ne répond pas, elle attrape le stick rosé et se le passe sous le bras. Toute excitée, elle a cessé de lécher sa glace. Elle relève la tête et attend l'effet, transfigurée. La déception se lit sur son visage.

« Je ne sens rien, dit-elle.

– Mange de la glace en même temps, » lui conseille l'autre.

La petite se remet à lécher sa glace tout en se frottant l'aisselle avec ardeur. Soudain, elle dit d'un air satisfait :

« Ça change tout...

– C'est comment ?

– Vraiment super, » dit-elle, et pour augmenter son plaisir, elle lèche sa glace à grands coups de langue.

La Vénus de Willendorf

Il fait presque nuit, je commande mon dîner dans le restaurant de cet excellent hôtel de province. Ça et là quelques tables sont occupées par des Allemands, près de la porte qui mène à la terrasse de jeunes ingénieurs discutent d'une entreprise douteuse, à part eux, la belle salle est vide. L'orchestre joue d'un air ennuyé, presque pour lui-même, les serveurs dorment debout. L'arrivée de nouveaux clients met de l'animation.

C'est un couple qui entre. L'homme est de taille moyenne et peut avoir la quarantaine, la femme âgée d'une trentaine d'années est petite et boulotte. L'homme a déjà un peu bu, ce qui lui donne une relative assurance. Ses vêtements témoignent d'une élégance de chef-lieu de canton d'il y a quinze ans. Cardigan grisâtre, pantalon marron foncé, sandales éculées, où tranche le gris de chaussettes usées par les lessives. Il a une petite tête maigre et une pomme d'Adam proéminente. La femme a un visage très jeune, presque enfantin. Mais une masse de graisse croule sous son menton en direction de sa poitrine. Elle a un généreux double-menton et de gros seins qui pendent sur son ventre, et en fait, c'est là, vers le ventre, que commence l'ampleur. Des bourrelets de graisse se succèdent jusqu'aux hanches, et en bas, la femme se termine par quelque chose qui tient de la cheminée. Le tout est enveloppé d'un machin rose en tricot avachi.

La jupe, en revanche, est faite d'une terne cotonnade imprimée. La femme porte des boucles d'oreilles en or et des bagues trop justes, cela se voit aux marques bleuâtres sur ses doigts.

Ils prennent place non loin de moi. Les garçons s'empressent, apportant la carte. Un jeune serveur se tient auprès d'eux avec un sourire contenu, et intervient de temps en temps dans leur déchiffrement des prix :

« Permettez-moi de vous recommander l'escalope milanaise, ou peut-être le poulet khazar, nous avons également du poisson... Nous préparons le silure de quatre manières différentes... »

Dès qu'ils sont entrés, je savais qu'ils commanderaient une escalope panée avec des pommes de terre et une salade de concombres. La femme prendra un Unicum ou un sherry, puis de la bière. L'homme étudie longuement la carte des vins et finit par demander de la bière, peut-être trois bouteilles. Le jeune serveur croit toujours au poulet et au lieu de la variante khazare, il préconise le poulet au paprika, mieux connu. Ces gens ne savent pas ce qu'est le poulet khazar. Moi non plus. Il se peut que le serveur ne le sache pas davantage. L'homme encourage sa compagne :

« Dis ce que tu veux, Panni, je le commande.

– Je t'ai déjà dit que je m'appelle Yoli. Panni, c'est ma sœur.

– Tu n'as qu'à demander, je paierai tout. »

Les serveurs et moi constatons en même temps qu'il s'agit d'un couple de rencontre, mais que l'homme à la pomme d'Adam proéminente a déjà eu à faire avec la famille. Peut-être avec Panni, et il a longtemps cru que c'était Panni qu'il emmenait dîner, à présent voilà que cette femme est en réalité Yoli. L'homme ne semble pas troublé par cette révélation, ou cette rectification, il s'en soucie à peine. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance. L'essentiel, c'est qu'il soit avec une femme. Il lui offre à dîner, la chauffe un peu et puis...

Après avoir longuement médité et chuchoté, ils commandent des escalopes panées avec une salade de concombres. Un cognac, un sherry et quatre bières.

L'homme mange avidement, sans se préoccuper du reste. Il expédie son dîner comme une corvée. Il mange sa viande avec du pain, délaissant les pommes de terre, ne touche même pas aux concombres. En revanche, à la femme. Il commence par lui caresser le dos comme à un chat, puis sa main en fait le tour et explore les bourrelets de graisse en direction de sa poitrine. Il est surpris de trouver les seins si bas, presque sur son ventre. Pendant ce temps, la femme mange, elle mâche lentement, avec soin, avale de temps en temps une gorgée de bière. Elle a d'abord bu le sherry. Elle ne tressaille même pas sous les caresses et les tripotages. Elle ne réagit pas davantage au pétrissage, elle mange sans à-coups, en toute sérénité. L'homme se met à lui chuchoter à l'oreille qu'il embrasse ensuite. Ce qui la fait glousser, ou plutôt pousser un bref hennissement.

Étrange scène qu'il convient de méditer.

Dans le meilleur des cas, cette brave femme ressemble à la Vénus de Willendorf. À ne pas confondre avec les chefs d'œuvre de l'art hellénique, la Vénus de Milo ou d'autres Vénus. La Vénus de Willendorf est une œuvre très précoce de l'humanité, de style et d'époque sans doute comparables aux bisons rupestres de la grotte d'Altamira. Elle a une tête en forme de globe, d'énormes seins, son ventre et ses flancs ne sont que bourrelets, ses jambes sont maigres, courtes, inachevées. Mais le mont de Vénus avec sa fente caractéristique est représenté avec précision. C'est une masse de chair comparable qui se tient à la table voisine, mais elle est enveloppée d'un tissu rose et mou. Elle mange, mais les autres parties du corps sont semblables. Elle existe. Et par cette existence, renfermant en elle l'essence de sa féminité, émettant éventuellement les radiations magnétiques d'un secret qu'il peut valoir la peine de découvrir, elle provoque le désir, elle pousse l'homme à la pomme d'Adam proéminente à des actes inconsidérés. Les femmes, même les plus laides, ont quelque chose de miraculeux. Mais quel mot impropre que celui de "laid". Y a-t-il des femmes laides ? Probablement pas. Tout est affaire de relativité ou de situation. Jack London a raconté dans de magnifiques nouvelles les amours esquimaudes ou indiennes des aventuriers, décrivant avec précision le processus par lequel ces femmes des obscures contrées boréales deviennent peu à peu acceptables avant d'embellir.

L'essence, le grand secret de la Vénus de Willendorf est le même que celui des plus belles femmes du monde. C'est tout simplement l'existence et le rayonnement de leur féminité. C'est ce que les plus fortunés trouvent sous les robes du soir ou les maillots de bain dans les beaux quartiers, mais que les hommes à la pomme d'Adam proéminente dénichent dans des tricots roses, en manipulant jupes de cotonnade et bourrelets de graisse.

L'homme se lève enfin de table et attrape un garçon au passage :

« Vous auriez une chambre ? demande-t-il à voix basse.

– Notre hôtel est assez cher...

– Cela ne fait rien.

– Demandez à la réception. Il se peut que nous soyons complets, mais le portier saura vous renseigner... »

L'homme murmure avec excitation quelque chose à sa Vénus, puis il sort rapidement. La femme regarde devant elle d'un air satisfait en haletant, elle digère. Elle s'accomplit dans sa "Pannité", ou sa "Yolité".

Concours de pêche

La manifestation fut une réussite, il y eut assez de participants, les concurrents se conduisirent de manière sportive (on n'a pas eu à faire de remarques concernant la boisson), les conditions se sont révélées idéales, comme le temps était maussade, personne n'est venu se plaindre de ce que la plage soit

en grande partie interdite. On comprend donc que la direction décerna des compliments aux organisateurs dans le procès-verbal, en particulier au responsable du village de vacances.

Toutefois le concours fut quelque peu assombri par le fait que les douze concurrents prirent peu de poisson, quatre cents grammes en tout. Le vainqueur attrapa une brême de cent quarante grammes qui lui valut, outre le diplôme, une canne à pêche télescopique, et des douze concurrents, cinq ne prirent rien, pas même une petite ablette chétive, comme celles que l'après-midi, les enfants attrapent par trente ou quarante pour le chat, avec des épingles ou des allumettes attachées à un fil. Mais cela ne faisait rien, parce qu'on avait déjà acheté la veille à l'établissement piscicole de Veszprém les carpes destinées au concours de cuisine, second événement du jour. D'ailleurs, "beaucoup" et "peu" sont des notions relatives, et au bord des eaux peu poissonneuses, quatre cents grammes de poisson sont juste "assez", quand ils ne sont pas "beaucoup". En revanche, les équipements étaient de qualité, cannes modernes, moulinets, les meilleures lignes françaises ou allemandes. On ne voyait ni modeste "B"-spécial, ni multiplicateur, rien que le meilleur attirail de chez ABU ou Shakespeare. On n'avait pas épargné l'appât, l'eau était troublée de farine de soja et autres produits miracle ressemblant à du lait en poudre. Mais les poissons n'étaient pas au rendez-vous, il y eut peu de prises, les lignes flottaient mollement dans l'eau. Malgré tout, la journée fut une réussite, comme le procès-verbal en témoigne. Seule ombre au tableau, à l'extrémité de la plage, là où cesse le pavé, un homme du village pêchait hors concours.

Il n'avait même pas l'air d'un pêcheur. Il se tenait au bord de l'eau, portant un chapeau grasseyé, une veste élimée qu'on aurait eu honte d'enfiler même pour bricoler à la maison, et un pantalon froissé et déformé aux fesses. Quand les concurrents s'installèrent sur la rive à sept heures du matin, l'homme au chapeau était déjà là depuis longtemps. Le responsable du village de vacances s'approcha de lui :

- « Vous pêchez aussi ?
- J'suis venu... dit l'homme du village.
- Vous avez pris quelque chose ?
- Juste une carpe. »

Le responsable jeta un coup d'œil au filet retenu par des pierres et vit avec surprise que l'homme avait déjà pris une carpe de deux bons kilos.

- « Quand êtes-vous arrivé ? insista-t-il.
- Tôt ce matin, dit l'homme.

– Je vous demande ça, parce que si vous voulez vous inscrire, les prises ne comptent qu'à partir de sept heures. Tout le monde participe au concours avec les mêmes chances.

– Merci, mon petit vieux, mais j'aime bien rester tout seul. Je ne veux pas me mêler d'autre chose.

– Si vous continuez à avoir autant de chance, vous pouvez gagner une belle canne à pêche...

– Mon petit vieux, si j'avais de la chance dans la vie, je ne passerais pas mon temps à pêcher. Si j'avais de la chance, j'aurais quelque chose à me mettre sous la dent...

– Eh bien, si vous ne voulez pas, tant pis, » dit le responsable, et il planta là l'homme au chapeau.

À sept heures dix, celui-ci reprit une perche de trois livres. À sept heures et demie, il rejeta à l'eau une prise de moins d'un kilo, et avant huit heures, il avait sorti quatre brêmes de la taille d'une plaque de fourneau, et encore deux gardons plus petits. Alors le responsable du village de vacances retourna auprès de lui et reprit ses manœuvres de séduction :

« Le premier prix est une canne à pêche télescopique. En considérant que vous vous êtes inscrit à sept heures, ce que vous avez pris depuis vous garantit déjà le premier prix. Venez voir cette canne.

– Mais j'en ai, des cannes, mon petit vieux. Elles sont bien. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'une canne télescopique ? Même le diable ne voudrait pas s'en servir... J'ai assemblé une bonne fois pour toutes les deux morceaux de celles-ci, et elles restent comme elles sont. C'est pas bon de tripoter les cannes sans arrêt. Ça prend du temps, après on n'a plus le temps de pêcher » dit l'homme du village, puis il porta son attention vers les pontons, à cent mètres de là une canne ployait, quelqu'un avait fait une prise. Cela devait être une carpe, dans les cinq cents grammes.

Une ou deux petites brêmes s'accrochèrent encore aux hameçons des concurrents, ce qui fit frémir d'excitation tout le peloton.

L'homme au chapeau commença à remballer à neuf heures. Il avait déjà retiré une de ses lignes de l'eau quand le bouchon de l'autre se mit à tressauter. Il saisit la canne d'un geste vif et ferra le poisson.

« Il ne lui a pas fallu plus de deux secondes ! dit le commissaire central en hochant la tête. Sa main est comme l'éclair. Il parle lentement, mais il agit vite. Pas étonnant qu'il attrape quelque chose. Ses yeux, c'est pareil, il regarde par ici ou vers les roseaux, mais c'est sa ligne qu'il voit. »

L'homme au chapeau amena doucement sa ligne puis il ramassa une pièce de trois kilos dans son épuisette.

Le responsable du village de vacances alla admirer la grosse carpe et voulut encore attirer l'homme vers le concours. On allait le prendre en photo, promit-il, il serait même dans le journal. Mais l'homme au chapeau secoua la tête :

« Mon petit vieux, moi, j'aime la pêche, pas les concours. »

Lorsqu'il passa derrière les concurrents en rentrant chez lui avec ses poissons, même les plus fiers se retournèrent pour le voir. Ils considéraient tour à tour le filet bien rempli et l'homme au chapeau. Il n'avait rien de particulier, les petits villages sont pleins d'hommes comme lui.

« Il a pris au moins neuf kilos de poisson, soupira le responsable du village de vacances, cela aurait fait bien dans notre rapport. Mais nous l'avons laissé filer. »

L'homme au chapeau partit avec ses poissons, c'est ainsi que seuls quatre cents grammes de brêmes figurent au rapport.

Incident technique

Par un jour de canicule, j'avais fait un saut à la maison pour parcourir le courrier et faire mes comptes, et je reprenais le chemin du Balaton. Arrivé dans la cour, je sursautai en pensant que j'avais oublié de payer l'assurance. Je remontai en traînant, et après avoir trouvé en grognant mon bloc de virements, je me rendis compte que je n'aurais pas le temps de remplir le formulaire et d'arriver avant la fermeture de notre petit bureau de poste. Je fis pourtant une tentative qui avorta... Il aurait fallu le porter à la poste de la gare de l'Ouest ou de l'Est, mais je n'avais pas envie de traverser la ville à l'heure de pointe. Je restai donc à la maison. Je perdais une journée de ma vie. Un jour au Balaton perdu pour l'éternité. Je perdais le soleil, l'eau, la beauté des filles étendues sur l'herbe. Les flots mêlés de lumière que la douche déverse sur nous quand nous avons longtemps nagé. Les retours en peignoir à pas lents jusqu'à la voiture... Demain bien sûr, ce sera encore l'été, le soleil brillera, je m'amuserai à regarder les femmes, mais ce sera un autre jour, un autre acte. Celui d'aujourd'hui ne reviendra plus jamais, il a basculé dans le néant.

Le lendemain matin, en poussant la porte de notre petite poste, j'eus la surprise de lire ces lignes écrites à la main sur une feuille affichée au guichet : « Fermé pour raisons techniques ». « Alors là, c'en est trop, quelle tuile ! Je n'ai plus qu'à aller à une poste principale » pensai-je. Quelqu'un remua derrière le rideau à moitié baissé. En me penchant, je reconnus la postière d'âge incertain, lente mais précise, qui fermait les tiroirs du bureau. Je frappai doucement à la vitre. Elle leva les yeux, et reconnaissant en moi un habitué, elle releva le rideau et ouvrit le guichet.

« C'est urgent ? demanda-t-elle.

– Je dois partir en voyage et j'ai oublié la prime d'assurance hier...

– Donnez-la moi, » dit-elle.

Elle prit rapidement l'argent et le mandat. Pendant qu'elle travaillait, je risquai une phrase.

« Il y a une coupure de courant, ou bien des ouvriers sont venus ?

– Non, dit-elle en levant les yeux. En fait, il y a le feu.

– Comment cela ? La poste brûle ? demandai-je en regardant autour de moi.

– Pas la poste, mon logement. Les voisins ont téléphoné pour que je rentre, il y avait le feu chez moi. Ils avaient aussi appelé les pompiers. Il faut que je ferme, dit-elle.

– Excusez-moi de vous avoir retenue, je ne savais pas.

– Ce n'est rien, voici le reçu. Je me dépêche. Notre rue donne dans la rue Rákóczi, j'espère arriver à temps. »

J'avais honte en sortant. Mais qui aurait pensé que l'inscription « Fermé pour raisons techniques » pouvait signifier qu'il y avait le feu ? « Notre vie est remplie de ces raisons techniques » pensai-je, et en traversant pour aller au kiosque à journaux, je vis avec satisfaction que quatre taxis attendaient à la station, la dame de la poste pourrait aller assez vite.

J'achetai mes journaux et en me retournant, je vis avec surprise que la postière ne se dirigeait pas vers la station de taxis, mais vers le terminus du bus 5. Elle se hissa en haletant dans un bus. Mais celui-ci resta sur place, prenant son temps puisque c'était l'été et que de toutes façons ce n'était pas encore l'heure du départ. Il n'y avait plus qu'à espérer que les pompiers ne se déplaçaient pas en autobus pour aller éteindre l'incendie.

Combien de temps un appartement peut-il brûler ? Dix minutes, une demi-heure, deux jours ? méditai-je l'après-midi au bord du Balaton. Quand la dame est arrivée, ses meubles étaient probablement déjà réduits en cendres... Pourquoi n'a-t-elle pas pris un taxi ? Soixante balles, cent avec la prime de rapidité. Cette dame est manifestement une des nombreuses personnes qui ne montent dans un taxi que deux fois dans leur vie. À l'occasion de leur mariage, et pour un décès ou un enterrement. Sinon, elles ne se le permettent pas, cela ne leur vient même pas à l'esprit. Cet événement ne revêtait pas une importance exceptionnelle, sa maison brûlait, c'est tout.

Le nombre de Ludolf

On n'entend d'abord que des voix derrière la grille de l'école, puis toute une troupe d'écoliers déboule dans la rue entre les sapins et les cyprès engoncés dans la neige.

« Pas de boules de neige ! Madame la directrice a interdit de faire des boules de neige ! » avertit une voix d'homme depuis le bas du bâtiment.

Ils ne l'ont peut-être pas entendu, ou alors ils n'y prêtent pas attention. Ils rient, poussent des cris, des hennissements. Leur bonne humeur déferle devant nous. Ils se dirigent vers la rue avec des pelles et se mettent aussitôt au travail à l'arrêt du bus.

Il se passe enfin quelque chose. Nous attendons le bus à l'arrêt d'en face. Nous sommes dix ou douze, adultes, vieillards, écoliers. Il fait moins dix, la neige tombe, le bus ne vient pas.

L'un des garçons a pris le commandement :

« Par ici, les gars ! Pas sur la chaussée, mais vers l'intérieur ! Compris ? »

La fermeté du ton et le style ne sont pas sans me surprendre. Si je ne voyais pas les petits écoliers de l'autre côté de la rue, je croirais que cette voix vient d'un

chantier de bûcherons ou d'une gare de marchandises, et qu'il s'agit d'un chef d'équipe qui exhorte ses travailleurs. Mais ce sont des enfants qui s'alignent devant moi le long des murs de neige, et je vois bien que celui qui donne de la voix a douze ou treize ans, comme les autres. Il hausse le ton :

« C'est moi le chef, les gars ! Le père Lajos a dit que c'était moi le chef. Ne donnez pas de pelle à Horváth !

– Pourquoi ? demande le garçon qui distribue les pelles.

– Parce que c'est moi le chef ! Allez, les gars, de la rue vers l'intérieur ! »

Horváth, un garçon aussi bien bâti et vêtu que les autres, saisit quand même une pelle dans la confusion. Mais c'est en vain, car le "responsable des pelles" la lui arrache des mains.

« Vizvári a dit que tu n'as pas le droit de pelleter.

– Mais pourquoi ? » demande Horváth.

Le responsable des pelles réfléchit un instant, puis il crie à celui qui donne les ordres :

« C'est vrai, Vizvári... Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi il n'a pas le droit de pelleter ?

– Parce que c'est moi le chef, et j'ai dit que Horváth n'a pas le droit de pelleter. Compris ?

– Tu as entendu, dit le responsable des pelles en haussant les épaules. Le chef a dit que tu n'as pas le droit de pelleter. »

Horváth semble se résigner, il traîne, les mains dans les poches, et regarde les autres travailler. Mais bientôt, l'instinct des boules de neige devient plus fort que l'envie de pelleter. Pendant qu'ils se bagarrent, Horváth se saisit d'une pelle et la plante dans la neige, mais il n'a pas le temps de la soulever, les autres lui enlèvent son outil.

« Arrête tes conneries, Horváth ! hurle son camarade de classe. Vizvári a dit que tu n'as pas le droit de pelleter ! T'es dur de la comprenette ?

– Bon, ça va... Mais pourquoi j'ai pas le droit ?

– Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ! Demande à Vizvári, c'est lui le chef...

Horváth bougonne :

– J'ai autant le droit que vous...

– Horváth ! Si tu tires au flanc, au moins ne bousille pas l'équipe ! Tire-toi de là ! » jette Vizvári dans les tourbillons de neige.

Il peut se le permettre parce que c'est lui le chef. Et c'est lui le chef parce qu'il est manifestement le "plus qualifié" pour cela. C'est lui le chef parce que le père Lajos l'a dit. Dans le pays, les pères Lajos savent d'instinct que tant qu'ils seront père Lajos, ils auront besoin des Vizvári comme chefs. Mais pourquoi ne permettent-ils pas à Horváth de pelleter ? Pourquoi le priver à douze ans déjà de la pelle, son "moyen de production" ? La réponse est évidente : Parce que... Éventuellement parce qu'il est Horváth et que c'est Vizvári le chef. Ou bien simplement parce qu'il est Horváth... Il a peut-être montré pendant un cours de

maths qu'il connaissait le nombre de Ludolf à la quinzième décimale et pas seulement à la deuxième, peut-être a-t-il laissé entendre que π ne servait pas seulement à exprimer le nombre transcendant, mais que c'était aussi à l'origine la seizième lettre de l'alphabet grec. C'est grave, il a presque la mentalité d'un intellectuel. C'est le genre de type à poser des questions plus tard dans les comités d'usines et d'institutions. À demander quoi pourquoi, comment ? Combien, pourquoi cette quantité ? Pourquoi bleu et pas jaune, et si c'est bleu, pourquoi la moitié, pas la totalité ?... Où est-ce passé ? Pourquoi ceci et cela ne figure pas dans les statistiques ? Et leurs idées, leurs propositions. Eh bien oui.

Il fait moins dix, la neige tombe, le bus ne vient pas. De l'autre côté de la rue, Horváth traîne avec une indifférence résignée. Il ne comprend pas pourquoi il n'a pas le droit de pelleter. De même que vingt ans plus tard, il ne comprendra pas pourquoi l'appareil électronique qu'il a inventé n'est pas utilisé. Tout comme trente ans plus tard, citoyen américain, il ne comprendra pas davantage pourquoi les Hongrois achètent pour des milliers de dollars l'appareil qu'il a construit quand il était encore au pays. Personne n'en a voulu à l'époque, à présent il est déjà dépassé. Horváth reste planté dans la neige et récite les décimales : « 141... 592... 653... » Qu'au moins son cerveau fonctionne, si ses mains ne peuvent rien faire.

Traduit par Chantal Philippe

János OBERTEN, Les Chasseurs de Soupe

Présentation

Je voudrais présenter aux lecteurs des *Cahiers d'Études Hongroises* János Oberten, un auteur hongrois de Roumanie, romancier, nouvelliste, dramaturge, poète, critique littéraire et journaliste. Il est né le 8 avril 1944 au village d'Aranyág, près de Temesvár (Timișoara en roumain). Il a donc douze ans en 1956, lorsqu'il rédige et diffuse dans son école des tracts sur la Révolution Hongroise alors en cours. Deux ans plus tard à l'âge de quatorze ans il est emprisonné pour deux ans à cause de son "activité politique" de 1956 ! Il est incarcéré successivement dans les prisons de Timișoara, Jilava-Bucarest, Ocnele-Mari, Nagyenyed, Margineni. Libéré en 1960, et privé de la possibilité de poursuivre ses études secondaires, il travaille comme ouvrier, musicien et magasinier. À partir de 1993 il peut enfin gagner sa vie comme journaliste, en rédigeant les rubriques culturelles de plusieurs quotidiens. Formé pendant ses années de prison par les autres détenus intellectuels adultes et grâce à sa propre force de volonté, il devient un homme cultivé, connaissant plusieurs langues étrangères et lisant beaucoup. Depuis l'âge de dix-sept ans (1961) il écrit des pièces de théâtre, des scénarios, des nouvelles et des pièces radiophoniques. Après la chute de la dictature Ceaușescu il déploie une intense activité en tant que rédacteur de divers journaux et revues littéraires : *Alföldi Műhely*, *Reggeli Délvilág* (Szeged), *Heti Új Szó* (Temes megye), *Délvilág* (Szeged), *Temesvári Új Szó*, *Ezredvég*, *Lépcsők* (Temesvár). Il est également co-organisateur de plusieurs festivals de théâtre.

Un de ses écrits les plus importants, *Lunettes en tôle*, est un bref roman qui puise son élan émotionnel dans des sources autobiographiques, notamment dans le monde carcéral qu'il connut si tôt. Le titre (en hongrois : *Bádogszemüveg*) désigne ces horribles lunettes que les geôliers mettaient aux prisonniers pour les conduire de la cellule à l'interrogatoire. Le lecteur français ayant vu le film *L'Aveu* comprendra ce dont il s'agit. Lunettes de tôle, lunettes de prison, Oberten n'aurait certainement pas pensé à cette seconde signification française du mot *tôle*, inexistante en hongrois. Dans son roman, l'action et le décor se situent en Grèce peut-être afin de ne pas parler des prisons roumaines. Le personnage principal du roman, Anghelos Panaghiotis est libéré après vingt ans d'incarcération, pour "bon comportement", alors qu'il avait été condamné à vingt cinq ans de prison.

Le récit nous apprend qu'il a été condamné injustement. Il est innocent. Une fois sorti de prison, Anghelos médite sur la beauté et la bonté, la naissance et la mort ; la narration revient sur le passé, et défilent les images de son arrestation, des scènes de vie dans la prison, ainsi que ses rêves d'avenir. Récit philosophique, moraliste sans être moralisant. Comment interrompre la chaîne causale du mal engendrant du mal ? Ces méditations renvoient à Pascal, Kirkegaard, peut-être à Dostoïevski. Quête de la vérité et de la liberté, qui sont complémentaires, chacune étant altérée si l'autre lui fait défaut. Anghelos Panaghiotis ne restera libre qu'une seule journée. Il rencontre l'individu qui l'avait dénoncé vingt ans plus tôt, et ce dernier, effrayé, meurt d'une crise cardiaque. Notre héros est accusé une nouvelle fois, du meurtre, et retrouve la prison.

Il y a peu d'action dans ce récit dont la richesse méditative évoque le dernier grand roman de Lev Tolstoï, *Résurrection*, comparaison que mérite János Oberten, pour la force morale de son bref roman. Une autre de ses œuvres, la nouvelle *Les chasseurs de soupe*, un écrit "violent" et touchant de ce grand humaniste me paraît exemplaire de sa capacité de synthèse qui fusionne une écriture "rétro", dix-neuviémiste, à un style très moderne.

Oberten déploie également une intense activité en tant que critique littéraire, historien de la littérature et rédacteur des périodiques littéraires.

En 1987 a paru sous sa rédaction à Temesvár le 4^e volume de l'almanach "Escaliers" (*Lépcsők*) avec des poèmes et des nouvelles des auteurs hongrois de la ville et de sa région.

On y trouve, entre autres, une nouvelle, réaliste et poétique, de Mihály Illés intitulée *Nomen est Omen*, ainsi que des poèmes nostalgiques, datés de 1987, et laissant pressentir le tremblement de terre roumain de l'hiver 1989. Voici un de ces poèmes :

Réveil

Un petit matin élégant parcourt
 le pré en repos
 tout est prêt pour la guerre
 l'intention,
 quelques ustensiles
 habituels,
 quelques gouttes de sang
 dans la poussière de poulailler
 c'est dimanche
 les hommes se réveillent
 un peu plus tard
 la ville bâtie de brouillard

loin d'ici
les plus proches maisons à l'étage...
nous serons habités
progressivement
du plaisir d'être vaincu.

L'almanach publie également un extrait du roman de János Graur, *Les vagues de l'inondation (Árhullám)*, une étude de György Mandics sur la littérature de science fiction, et de nombreuses autres nouvelles, entre autres, celle de János Oberten, *L'ascenseur (Lift)*. Dans cet écrit, le réalisme de la vie quotidienne côtoie une vision comique, critique et fantastique. – (János Oberten me parla un jour de Buzzati, un de ses auteurs préférés). – Comme dans une pièce classique, la nouvelle se déroule pendant un temps limité, dans un lieu unique : un ascenseur plein à craquer qui tombe en panne entre deux étages. Les symboles utilisés, déchiffrables comme dans une parabole biblique, renvoient à la veille de l'explosion de la société roumaine en 1989. Je cite les dernières phrases de *L'ascenseur* daté de 1986 : « Je ne vous comprends pas. Vous étiez bien coincés entre deux étages, mais la porte est restée ouverte toute la nuit. Pourquoi n'avez-vous pas essayé de sortir ? »

Oberten est également historien de la littérature hongroise contemporaine de la région de Temesvár. Il publie dans *Szabad Szó* pendant les années 1983-1984 des portraits littéraires sur Ádám Anavi, Mihály Illés, Mária Pongrácz, János Szekernyés, Ferenc Baranyi, Endre Kubán, Károly Endre, László Bálint-Izsák, András Kis, Hans Mokka (auteur d'expression allemande et hongroise), Emil Gherasim, György Mandics, István Eszter, Ferenc Gulyás, Zsuzsanna M. Veress, István Sándor et autres.

Enfin, avant d'achever cette présentation je voudrais évoquer un souvenir personnel, notre première rencontre qui eut lieu pendant ces journées d'espoir et de peur de Noël 1989, à Timișoara. (J'étais là avec mon fils cadet, Gyuri, alors fervant "militant" des "Médecins du Monde", ainsi qu'avec un groupe des universitaires hongrois de Szeged). La ville, bouleversée par les événements ressemblait à une cité en état de siège. Une manifestation eut lieu au centre ville, avec des drapeaux percés, libérés de l'emblème du régime dictatorial, et des banderoles lançant des slogans contre Ceaușescu, pour la liberté. Tout cela réveilla en moi les souvenirs de Budapest en 1956, et je rejoignis les rangs des manifestants. (Quelques mois plus tard je compris que la comparaison avec la Révolution Hongroise était quelque peu superficielle, mais ceci est une autre histoire...) Je fis aussitôt connaissance de quelques étudiants hongrois de l'Université de Timișoara. Ils indiquèrent un vieux bâtiment dans le style de l'époque Austro-Hongroise, où se trouvaient diverses rédactions de journaux et

des associations culturelles, entre autres le Cercle Zoltán Franyó¹ fondé par les écrivains hongrois de la ville et de la région. Le même soir se tenait une réunion où nous fûmes cordialement invités. Les auteurs présents donnaient lecture, l'un après l'autre d'un extrait d'un roman sur lequel ils étaient en train de travailler, ou du texte intégral d'une nouvelle. Chaque lecture était suivie des interventions. Habitué aux "spectacles" médiatisés, et d'un esprit publicitaire en faveur de telle ou telle maison d'édition, je fus agréablement touché par cette ambiance de travail professionnel dépourvue de tout "tape à l'œil". En assistant à cette séance je découvris le monde, ou plus probablement, une partie du monde des écrivains hongrois de Timișoara, et ce fut également le début de mon amitié littéraire avec János Oberten. Son œuvre, ainsi que celle des auteurs évoqués plus haut, méritent toute notre attention : elles font partie du patrimoine littéraire hongrois et européen.

Peter Diener

¹ Le cercle Zoltán Franyó regroupant des écrivains et des poètes de langue hongroise de la région, fait partie de l'Association des écrivains roumains. Zoltán Franyó (1887-1978), poète, écrivain, traducteur hongrois. Au début du siècle il publie dans *Magyar Szemle*, *Hét*, *Nyugat*, etc. Il fut, entre autres, le traducteur en allemand du poème *Salutation de Thomas Mann*.

Les Chasseurs de Soupe (nouvelle)

On les trouve dans nos restaurants populaires ; d'habitude ils se cachent derrière une colonne, quelquefois ils restent près d'une table en fixant les yeux sur le néant. Ils se ressemblent tous, même s'ils ont soixante, soixante-dix, ou quatre-vingts ans : les cheveux gras, grisâtres, une accumulation de saleté cimentée dans les rides du visage, un regard larmoyant, sans expression, un nez qui coule sans cesse.

Leur état de passivité n'est qu'une apparence ; lorsque l'un d'eux passe mine de rien près d'une table, une main sort tout d'un coup, à la vitesse d'un éclair, de haillons qui font penser à un épouvantail, une main sort et s'abat sur une miche de pain, les doigts y pénètrent comme des griffes et, avec la même rapidité, la main, dont la peau évoque le parchemin, fait disparaître le butin sous les hardes.

Si nous ne sommes pas trop absorbés par le repas, nous pouvons observer que l'immobilité de ces gens cache une tension : comme s'ils étaient prêts à bondir ; ils fixent du regard la soupière avec une détermination atavique, affinée par des années d'expérience. En voici un qui mesure d'un œil ce qui peut rester au fond de la soupière d'un Mangeur de Soupe, un grand chauve, tout en visant, de l'autre œil, son concurrent, un autre chasseur de soupe également prêt à bondir sur la même nourriture. Il suffirait de tendre un pied, technique approuvée, et s'il a la chance de ne pas se fracasser la tête contre le coin de la table, s'il s'en sort avec juste quelques petites fractures, alors dans quelques mois il pourra manier sa béquille pour faire une nouvelle victime : et voilà un rival de moins.

Toujours une cuillère dans la poche ! Toujours agir dans le court intervalle entre le moment où le Mangeur de Soupe vient de mettre de côté son bol et celui où la Ramasseuse arrive. Il est recommandé de saisir le bol à deux mains et de le gober d'un seul trait. Et si le liquide tiède coule sur notre menton mal rasé, même s'il coule sur notre poitrine et même si nos lunettes s'embuent, peu importe ! Et en avant la cuillère pour gratter la pâte, la patate ou les légumes cramés au fond, mais il faut faire grande attention de ne pas faire un bruit métallique en grattant, car voilà qui risquerait d'énervier la Ramasseuse, qui appartient à une caste plus élevée que nous et peut nous jeter dehors.

Il est conseillé de laisser tomber quelques gouttes grasses sur le sol cimenté pour que la personne qui voudrait s'approcher de nous se casse le cou en glissant ; ce ne serait pas mal non plus si un Mangeur de Soupe arrivant avec son plateau tombait. Si ce coup réussissait, il faudrait alors nous pencher sur lui comme si nous exprimions de la compassion et ramasser les morceaux de viande ou autres mets dispersés sur le ciment crasseux et les cacher dans la manche de notre veste également grasse et luisante de crasse. Tout cela, même si notre bedaine est déjà pleine à craquer ou prête à vomir : sinon c'est l'Autre qui va être

le plus fort et qui demain nous renversera. Nous sommes trop nombreux, il faut ramasser, mettre de côté pour ce soir, pour demain.

Il faut veiller à ce que notre prothèse dentaire ne claque pas et ne tombe pas dans la soupe. Ne nous occupons pas de celui qui a mangé avant nous, peu emporte s'il est propre ou pas, s'il est malade, s'il peut nous contaminer, rien de tout cela ne nous touche.

Si tout près de nous un Chasseur de Soupe dévore son butin en lapant bruyamment nous pouvons également entendre des débris de paroles bizarres : « ça c'est pour papa et maman », « le fiancé et la fiancée mangent avec la même cuillère ! » « Ma sœur, encore une assiette pour le blessé de guerre ! » « Encore une cuillerée pour le plaisir de la copine la mort ! »

La soupe représente tout ce que la vie peut nous offrir : de l'espoir, de la force, de la sécurité, et la survie jusqu'à la prochaine soupe, comme celle d'un bébé d'un moment de nourrissage à l'autre. D'autres plaisirs ne nous seront plus jamais accordés. « Never more ». Ayant perdu nos dents nous ne pouvons plus mâcher la viande, l'alcool est rejeté par le foie cirrhoté, idem pour le café, et la flaque où nagent nos pieds révèle la trahison de notre vessie. Nos jambes chancelantes ne supportent plus la danse ; à peine chantons-nous quelques syllabes que notre respiration devient haletante. Devant nos yeux affaiblis, les caractères de nos livres préférés deviennent flous, les sonorités trop aiguës ou trop basses de la musique salutaire n'arrivent plus à nos oreilles. Les douces senteurs des femmes ne font plus bouillonner notre sang. La seule senteur qui nous reste à humer est celle de la soupe.

Avec nous un pou au sombre regard attend que la soupe se transforme en sang. Il est le seul être vivant ayant des prétentions à la chaleur de notre corps, un être qui peut au moins sucer notre sang tant que cette chaleur persiste encore. Le pou ne connaît pas l'astuce des sans-foyer, des sans-abri qui se réchauffent par temps froid en avalant un cachet d'aspirine.

Nous n'avons plus rien à perdre, hormis les poux, les boutons, les croûtes de la saleté sur notre corps, les rots et les pets qui nous soulagent après la soupe. Mais ce qu'on ne peut pas m'enlever ce sont l'arôme du café de la caissière, l'odeur des buissons de lilas du parc qui s'étale au-dessus du banc où je dors, ou celle du tilleul, la couleur du coquelicot, la vapeur de la soupe, les petits bruits nocturnes ou les sons d'un piano qu'on entend à travers une fenêtre ouverte. Ma vie ! Ça oui ! La nuit. Les voyous. Ils peuvent me battre à mort comme si j'étais un chien, ce serait une véritable libération eu égard à ce que nous avons subi de nos parents qui nous ont trahis, de notre femme qui nous a trompés. Nos enfants n'ont plus besoin de nous.

Nous n'avons plus peur car nous nous sommes résignés à tout. Seulement ces cauchemars nocturnes ! Lorsque nous rêvons d'être encore vivants. En rêve nous nous baignons dans un ruisseau transparent, ensoleillé, nous recevons un baiser qui sent les fleurs des champs, nous entendons une valse de Chopin jouée

par une fillette, mais nous nous réveillons dans des sueurs froides et nous nous posons la question, toujours la même, pourquoi n'est-ce pas alors que nous sommes morts ? Pourquoi fallait-il que nous devenions clowns ou acrobates ? Nous sommes tombés du trapèze, nous nous sommes cassés les os et tout le monde a pissé de rire en voyant nos clowneries.

On dirait que la Ramasseuse de vaisselle nous humilie encore plus lorsqu'elle jette dehors un infirme et que nous, pour gagner sa faveur, rions bruyamment de sa superbe plaisanterie. Ou alors nous chantons des louanges à la beauté de la cuisinière obèse, boutonneuse et difforme, car celui qui est le plus fayot recevra d'elle un bidon entier de restes de soupe. On fait glisser ce bidon sur une passerelle en ciment et celui qui n'est pas torturé par les rhumatismes se penche, l'attrape et l'emporte triomphalement dans un coin, suivi par les regards avides des autres. Y'en a des malins qui s'agenouillent ou s'accroupissent et lapent la soupe comme des petits chiens bien élevés, cela provoque le rire de la cuisinière moustachue, et pour cette plaisanterie on peut obtenir une portion de soupe en rab.

Voici un homme qui arrive tous les jours à la même heure et nous observe depuis un bon moment, sans doute n'a-t-il pas de famille, n'a-t-il personne pour lui préparer une soupe. Il mange quelques cuillerées puis, avec un clin d'œil furtif, il pousse la soupière encore presque pleine vers moi. Ah ! Nous faisons la charité ? Le bon Dieu va lui pardonner un de ses péchés ? Ou alors il pense échouer un de ces jours chez nous ? Putain de merde, ce n'est pas ça : il nous étudie comme si nous étions des insectes. Mais pas sociologue. Il va nous décrire. Comme dernièrement il a décrit l'infirmes sur la couverture. On peut crever de rire, primo, ce n'était pas un infirmes : il a ramené sa jambe en arrière et a fait pendouiller le tuyau vide de son pantalon. Secundo, le pigeon perché sur lui n'était pas le Saint-Esprit mais un petit oiseau affamé. Tertio, il a tordu illico le cou du pigeon, fou de faim lui aussi (car les miettes de pain jetées par les passants étaient insuffisantes pour lui) et il a bouffé le pigeon cru avec les plumes et le reste comme un vilain chat. **JE NE VEUX PAS DE SOUPE MON GARS !**

Avant j'ai été quelqu'un, chacun de nous a été « quelqu'un ». J'ai été un trapéziste courageux au corps élastique. Seulement voilà, ma femme, pendant mon vol, a lâché mes poignets en se lançant au-dessus de moi avec l'autre membre de notre équipe, de dix ans moins âgé que moi et qui d'ailleurs avait été mon élève. Ma femme et lui ont constaté ma chute avec indifférence. Petit détail de circonstance : ma propre fille, qui me regardait d'en bas, avait fait enlever le filet la veille en pensant sans doute que plus jamais je n'en aurais besoin.

Si nous sommes nés ensanglantés, humides, faibles, fragiles, la mort, de l'autre côté, nous prend sans pesanteur dans un léger rêve miroitant. La poussière qui reste après notre vie est bonne pour la décharge sur un terrain vague. Nous pouvons contempler d'un sommet couvert de neige la vallée des lamentations. Nous contempler nous-mêmes avec fierté car nous avons pu tout supporter. Enfin

nous sommes libres. Après l'enfance vulnérable, après l'âge adulte de l'esclavage plus personne ne peut nous offenser ni de parole, ni de poing. Les épines de la haine, de l'avidité, de la méchanceté ne blessent plus notre âme. De nouveau nous nous tenons droit, de nouveau nos yeux brillent avec éclat. Nous qui ne pouvons perdre que notre misère passons de l'autre côté, là où les puissants, les riches, les beaux, les jeunes, les forts passent en gémissant. Notre âme usée, figée, passe de l'hiver de la vieillesse au printemps de la mort, à la libération éternelle et universelle, accompagnée par les sons de trompettes et de tambours. La musique entame le « *maestoso* », les fleurs et l'encens dispersent leurs senteurs, le soleil éclate comme un feu d'artifice en millions de couleurs.

Et nous montons de plus en plus haut. D'en haut apparaissent des rivières de soupe, des fleuves de soupe, des mers de soupe, des océans de soupe. Soupe aux pommes de terre, soupe exotique aux tortues et aux noix de coco... Au ciel, des nuages de nouilles, le soleil et la lune brillent comme du jaune d'œuf dans la soupe de ciel et même le bon Dieu a l'eau à la bouche.

Traduit du hongrois par Peter DIENER
en collaboration avec Michel DIDIER

Péter BÁLINT, *Tourbillon et Fugue*

*Né en 1959, Péter Bálint est romancier et critique littéraire. Son *Tourbillon et Fugue*, publié en 1990, est le roman de son enfance et de son adolescence, dans la ville de Debrecen, véritable centre du protestantisme hongrois.*

C'est avant tout une galerie de portraits extraordinairement suggestifs : une grand-mère d'un puritanisme rigide, un parrain juif, rescapé des camps de la mort, un professeur de latin désabusé, un vieux professeur de géographie, amoureux transi et désespéré, et surtout Annemarie, la première maîtresse, inconstante et passionnée, du jeune narrateur éternellement ballotté entre la réalité quotidienne et l'univers de ses fantasmes nourris par les chefs d'œuvre de la littérature et de la peinture, et par les figures de la mythologie gréco-romaine.

L'atmosphère du roman est marquée par le rôle déterminant que Bálint attribue à la souffrance. Les personnages subissent passivement leur sort maléfique, les épreuves que leur impose l'Histoire. Le remède préconisé réside dans la création artistique et la foi chrétienne.

*L'écriture, d'inspiration souvent proustienne, doit beaucoup aux auteurs favoris de Bálint, dont nous trouvons l'énumération à la page 367 du roman : « Le dimanche, ma mère m'apportait mon petit déjeuner au lit, sur un plateau en osier. Tout en sirotant mon thé et en croquant mes toasts, je dévorais les romans de Gide, de Mauriac, de Nizan, de Proust, de Giraudoux, de Novalis, de Hölderlin, de Powys, de Sterne, de Dostoïevski et de Boulgakov. Je cherchais dans chacune de leurs pensées et dans chacune de leurs épithètes la cause et l'explication de mon isolement et je croyais, en prolongeant mon séjour au lit, pouvoir renouer avec la "dolce vita" de mes rêves, peuplés d'îles, de figuiers et de nymphes. » Écrit dans un style éblouissant, ce livre, qui évoque l'influence des grands événements historiques sur les personnages, contient des analyses psychologiques d'une grande subtilité. Admirateur de Miklós Szentkuthy (voir Cahiers d'Études hongroises, n° 6 et 8), Bálint lui a consacré plusieurs essais pénétrants, réunis dans son volume *Visages et masques* (1994).*

Le dimanche était mon jour préféré. Dès que j'eus atteint l'âge de six ans, mon parrain m'introduisit dans la vie mondaine en m'installant tous les dimanche matins – et, plus tard, également en début d'après-midi – au café du Taureau d'Or, le seul grand hôtel de notre ville, à la table des habitués où je m'imprégnais, tel un papier buvard, des propos passablement prétentieux des adultes. Encouragé par ma marraine, j'y gazouillais moi-même quelques phrases et récitais des poèmes ; l'acuité de mon sens de l'observation et mon penchant à la rêverie faisaient l'admiration de nos amis. Dès l'apparition des premières fleurs mauves et blanches sur les acacias, on me servait une glace dans une coupe en or. Mais ma plus grande joie consistait à m'asseoir, en été, à la terrasse de la pâtisserie donnant sur la grand'rue et occupant toute la largeur du trottoir, avec vue sur le temple protestant, à deux clochers, emblème de la ville, incarnation vivante de la gloire, plusieurs fois séculaire, de cette Rome calviniste. Dans le parc-mémorial aménagé devant le temple se dressait, entouré de magnolias, d'acacias et de peupliers, ce symbole de l'indépendance qu'est la statue de Kossuth, au regard rivé sur la fontaine illuminée dont le jet d'eau se parait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Enfant, je me disais qu'attraper un seul des poissons rouges évoluant dans le bassin de la fontaine me vaudrait, comme au pêcheur miraculé des contes de fée, une chance extraordinaire. Quelquefois, dans mes rêves, je me voyais assis sur la margelle à l'heure crépusculaire où la ville est déserte, les jambes ballant au-dessus de l'eau couverte de lotus – donc, dans la posture que j'adoptais habituellement pendant les vacances d'été, sur la passerelle de cet étang envahi d'algues, non loin de la propriété de ma grand-mère Valentini. Dans ces rêves, je contemplais, admiratif, le filet de pêcheurs accroché à l'aide d'anneaux de fer aux quatre coins du bassin, où se débattait un petit poisson portant dans sa gueule une clé avec l'inscription ICTUS et où surnageait un arbrisseau, avec, entre ses racines pourrissantes, un petit disque argenté. Non loin de la pâtisserie, la grand'rue croisait la rue Csapó qui conduisait au marché ; nous nous y rendions souvent, ma mère et moi, pour acheter aux vieilles marchandes – qui, debout devant leurs seaux remplis d'eau proposaient à la criée des fleurs fraîchement coupées – dahlias, roses en boutons, laburnums et autres chatons ou pour choisir parmi les fruits – véritable régal des yeux s'amoncelant sur les étals, des fraises, des mûres au goût âcre, des pêches juteuses, quelques quetches à la chair tendre, du raisin muscat ou des carottes ramassées à l'aube et soigneusement nettoyées, du persil, de jeunes choux-raves, des pommes de terre "Gül Baba", des aubergines à farcir, des concombres, de l'ail ou des chapelets de poivrons rouges. À chacune de nos visites, ma mère m'achetait une surprise : fromage de brebis avec un petit pain, macarons ou quelque pâtisserie orientale qui engluait mes lèvres, pop-corn ou barbe à papa ; le tourbillonnement de la rue, les cris – aigus ou rauques – et les querelles des marchandes de quatre saisons aux amples jupes m'étourdissaient chaque fois. Devant la terrasse, la large avenue à multiples voies, bordée de peupliers et de platanes, était desservie par des trams

jaunes à plateforme, vestiges d'avant-guerre, avec, sur leur front, le chiffre 1 (ce qui pouvait laisser supposer que la ville possédait une soixantaine de lignes, alors qu'elle en avait six en tout et pour tout). Provoquant la frayeur du receveur en uniforme, certains lycéens s'amusaient à sauter en marche de ces véhicules ensommeillés, qui émettaient des sons rauques et plaintifs chaque fois qu'ils avaient une côte à gravir ; pour se venger de l'affront, l'homme, à chaque arrêt, montait, après deux ou trois coups de sifflet, sur le marchepied, étendant les bras en croix afin de barrer l'accès de la voiture aux chenapans, croyant pouvoir les empêcher ainsi de rééditer leurs exploits suicidaires. Mais, plus malins que lui, ceux-ci allaient se suspendre à l'échelle fixée sur l'arrière de la voiture, narguant le petit homme furieux et gesticulant, puis disparaissaient avant l'arrêt du tram. Le long des rails, la chaussée pavée en dos d'âne formait une allée piétonnière, bordée d'arbres uniformément taillés, de buissons d'églantines et de cytises (*cytissus laburnum*) dont l'ombre bienfaisante protégeait les promeneurs et les occupants des bancs publics peints en rouge. Plus loin, sur la chaussée à double voie, on voyait encore passer des voitures à cheval transportant charbon, ordures ou bouteilles d'eau de Seltz, avec, accrochées au cou des bêtes, des clochettes tintinnabulantes. En été, sous le soleil omniprésent ("un soleil capable de traverser l'épaisseur de sept branches d'arbres", affirmait un dicton local), la chaleur paraissait insupportable, même à l'ombre ; en revanche, en hiver, les rafales de vent et de neige traversaient la ville de toutes parts.

Du début du printemps à la fin de l'automne, on me trouvait donc tous les dimanches à la terrasse du café, devant les tables rondes ajourées, protégé par une marquise aux couleurs défraîchies, large de trois mètres et dont les glands frôlaient quelquefois la tête des passants ; contrariés, certains d'entre eux levaient alors un regard courroucé sur les clients paisiblement attablés. De temps à autre, on voyait s'aventurer sous la bâche un invalide de guerre ou un mendiant ; honteux de leur détresse, tendant leur chapeau graisseux aux clients de l'établissement, ils me rappelaient la mendicante russe de Barlach ; se laissant apitoyer, quelques âmes charitables leur jetaient de la menue monnaie, mais les serveurs chassaient impitoyablement, dès qu'ils s'apercevaient de leur manège, ces malheureux et leurs compagnons à l'esprit dérangé avec leurs soliloques, et dont les propos francs, dignes des fous du roi ou de certains chansonniers politiques, irritaient ou amusaient les clients. Les garçons d'hôtel vêtus d'uniformes gris munis de boutons dorés, coiffés de casquettes à visière, traînaient inlassablement de lourdes valises, ne s'interrompant que pour se retirer près du mur ou dans un coin des arcades devant l'entrée pour compter les pourboires, avec, le plus souvent, des mines renfrognées, ne dissimulant guère leur mépris à l'égard de ces pingres "au porte-monnaie cousu", mais au moindre signe du client, ils se précipitaient vers lui et c'était alors à qui répondrait le premier à son appel. Assis à la terrasse, fasciné par ce spectacle, je subissais aussi le charme des serveuses, diablesses à la jupe fendue portant coiffes tricotées et

tabliers à dentelles, ondulant de la croupe en zigzaguant parmi les tables, attirant nos regards concupiscent – celui de mon parrain et le mien – sur leurs fesses et leurs cuisses ; et quand elles se penchaient au-dessus de la table, nous découvriions derrière le ruban de soie blanche ornant leur tablier leurs seins fermes tapis dans des chemisettes à jabot, avec des tétons roses et noirs. Elles m’adressaient des sourires ensorceleurs – cet attrait sexuel, ce désir violent est l’enfer même, me disais-je – et cherchaient à me faire plaisir, en m’offrant, avec les boules de glace dissimulées au fond des coupes à la dorure écaillée, deux biscuits et de la crème Chantilly, gourmandise que l’on ne servait en principe qu’avec le café, voire un carré de chocolat, que mon parrain et ma marraine laissaient flotter sur leur tasse de café jusqu’à ce qu’il fonde comme l’hostie dans la bouche. Lorsque la pluie ou le froid nous empêchaient d’aller à la terrasse et de regarder les passants dont mes camarades de classe – deux d’entre eux jouissaient des mêmes privilèges que moi, mais les autres devaient se contenter de nous jeter des regards chargés d’envie (“les vrais pauvres sont ceux qui ne suscitent pas l’envie”, disait mon parrain) – et nous obligeaient à nous replier à l’intérieur, j’étais saisi d’une sorte de recueillement, semblable à celui que je ressentais chaque fois que, cédant à mes instances, mon grand-père Horkay me conduisait, tout protestant que j’étais, à l’église catholique sainte Anne, où j’admirais à loisir le petit Jésus dans sa crèche et les tableaux représentant le Christ crucifié “par les Juifs”, précisait mon grand-père, et cette précision me remplissait d’horreur, car je pensais aussitôt à mon parrain qui, me disais-je, n’aurait jamais pu commettre un tel forfait. Cependant, dans mes visions cauchemardesques, je croyais l’apercevoir sur la Crucifixion peinte sur le dos de l’autel de la Maestà de Duccio, (dont je revois souvent le vert mousse, le jaune paille, le rouge cadmium et le bleu nuit) parmi les Juifs hautains, au nez aquilin, à la barbe hirsute, tenant un rouleau de Torah à la main et discutant, consternés et postillonnant, de la scélératesse du “roi”, du supplice du “fiancé”, du mystère de ce “pitre”, se répandant en propos bruyants, plaintifs ou sacrilèges, assortis de gestes de mépris, ou, rapprochant fiévreusement leurs têtes, bouleversés par le spectacle du prophète expirant humblement sous l’inscription INRI, des disciples qui y puisaient foi, courage, espoir et dignité, et de la Vierge Marie accablée par la douleur. Chaque fois que j’évoque ce tableau, je me dis que si la montagne aride y est si tourmentée, c’est parce que le sol a tremblé après que les juifs eurent sacrifié le Rédempteur et que les anges furent descendus sur la terre pour, au dernier moment, arracher le Seigneur de la foule des Pilate et des Judas, et l’emporter au ciel avec eux. Il est vrai qu’à cette époque-là je n’avais pas la moindre idée de ce que pouvait représenter le judaïsme ou le protestantisme, tout comme j’ignorais les raisons pour lesquelles il m’était interdit de fréquenter l’église catholique en dehors de la période de l’Avent, alors que j’aurais pu y contempler, comme dans un musée, une véritable exposition permanente. L’esprit hanté par la scène de la Crucifixion et par les doutes qu’avaient suscités en moi

les propos laconiques de mon grand-père, je me tortillais nerveusement sur ma chaise, au milieu des habitués du café du Taureau d'Or, sans jamais oser soulever la question de Jésus. Peut-être était-ce là la première fracture de ma vie, car mon grand-père, avec ses sourcils fournis se joignant à la racine du nez, et son énorme moustache soigneusement lissée, imposait le respect ; jamais je n'aurais douté de sa parole. Il ne m'offrait pas de glace dans une coupe d'or, lui, mais m'emmenait souvent au temple où, gêné par la blanche nudité des murs, je croyais naïvement que ceux-ci étaient simplement recouverts de draps, qu'on allait bientôt les décorer de jolis tableaux et que le sculpteur travaillait déjà à la statue de Jésus et des saints. Certes, le fait que la grande salle aux parois vitrées du Taureau d'Or fût mieux conçue et plus joliment décorée que le temple protestant me troublait quelque peu, mais, par ailleurs, j'étais réconforté par l'idée que la coupe en or de la sainte Cène était incomparablement plus belle que celle dans laquelle je dégustais mes glaces, et j'attendais avec impatience le moment solennel où je pourrais la toucher avec mes lèvres. D'autre part, l'explicable absence de tableaux m'inspirait une certaine méfiance à l'égard des mystères de la religion. Je connaissais l'endroit où se fabriquaient, à l'aide de ciseaux et de marteaux, les statues représentant anges, saints, colombes et bergers ; mon parrain, qui, après avoir pris sa retraite, avait accepté un poste de chef comptable à l'entreprise de marbrerie, m'y conduisait quelquefois et les ouvriers, aux blouses couvertes de poussière de chaux, me permettaient alors de taper à ma guise sur des bouts de pierre inutilisés ; l'un d'entre eux m'a même introduit dans les arcanes de son métier. Un jour, nous sommes allés rendre visite à Monsieur Hatvani, vieux monsieur coiffé d'un béret et marchant avec une canne ; il possédait quelques statues de Medgyessy ; mais, leur préférant ses livres, je lui déclarai, non sans audace : « Medgyessy n'a fait que copier Maillol ». Ce jugement, qui, loin d'être le fruit de mes observations personnelles, reproduisait simplement les propos d'un journaliste à la retraite, poète à ses heures et pilier du Taureau d'Or, consterna le propriétaire des statues tout autant que moi-même : le vieux monsieur se sentit blessé dans son amour-propre de collectionneur ; et moi, je pensai aux habitués de notre table pour qui la décoration intérieure du café était elle-même de l' "imitation" ; ce petit mot magique qui me faisait rêver : en classe, j'évoquais souvent tel ou tel coin obscur du café, que ma mémoire, cet invisible appareil photo, n'avait pas gardé dans toute sa netteté. (Si je pouvais ainsi me permettre de me distraire pour quelques instants du chiffre 2 ou des lettres *i* ou *o*, c'est que j'étais un très bon élève et que la maîtresse préférait s'occuper des autres.) Le vieux Braun, par exemple, un des clients du Taureau d'Or, déclara d'un ton méprisant que celui-ci n'était qu'une "mauvaise variante des cafés de Vienne". Rêveur, je me demandais comment pouvaient donc être ces fameux cafés viennois dont la beauté dépassait celle du nôtre. Mais, objectaient les clients au cours de leurs interminables discussions, que serait donc venu faire un "authentique café viennois" dans ce gros bourg de la plaine hongroise où le

Taureau d'Or lui-même détonnait par son élégance ? On racontait que, peu après la guerre, ayant parié un verre de cognac, un étudiant était entré à cheval dans la grande salle du café : cette anecdote, qui scandalisait les uns et amusait les autres, semblait justifier à mes yeux le ton ironique qu'adoptait notre compagnie à l'égard de l'établissement. Évoquant le passé glorieux de celui-ci, certains vieux clients n'hésitaient pas à critiquer les chaises aux pieds courbés, aux sièges recouverts d'un velours usé, ni à pester contre le gros rideau crasseux lie-de-vin devant la baie vitrée, les fresques kitsch avec les inévitables chevaux et bergers de la puszta, les cafetières vétustes, les tapis de Perse aux motifs usés par le temps, les gâteaux rassis dans les buffets réfrigérés ; alors même que dans leur for intérieur, ces mêmes clients auraient été frustrés, sinon ulcérés, si ces objets, cibles de leur raillerie, avaient disparu un jour. Aussi est-ce avec un sentiment de crainte et d'indignation qu'ils accueillirent, il y a une dizaine d'années, le projet de modernisation de l'établissement. Je pense que c'est surtout le terme de "modernisation" qui les hérissait, car, d'une part, ils avaient dépassé l'âge où l'on supporte encore les changements survenus dans son entourage et dans ses habitudes, et d'autre part, la modernisation ayant touché, au cours des dernières décades, la vie, les mœurs, les pratiques professionnelles, l'habitat, les transports publics et l'urbanisme, leur avait laissé un goût amer et un souvenir oppressant ; aussi, certains d'entre eux protestèrent-ils par leur absence contre le triomphe d'un goût qu'ils considéraient comme barbare. Certes, sur le plan strictement commercial, le café n'a pas pâti de leur boycott et je pense même que si la direction avait décidé d'entreprendre les travaux, c'était aussi pour "chasser les habitués de leurs retranchements, de leurs places fortes", mais il a perdu son charme désuet, l'atmosphère que perpétuaient ses vieux clients ; du jour au lendemain, le Taureau d'Or devint un vulgaire lieu de rendez-vous ; on y vit des artisans ivres et la jeunesse dorée de la ville, qui, par ailleurs, ne manqua pas de se déchaîner contre les "anciens" capables de passer toute une matinée ou tout un après-midi à papoter, sans jamais renouveler la consommation. Mais à l'époque dont je parle, je n'étais encore nullement choqué de voir mon parrain et le cercle d'amis entourant notre table (cercle qui, tant qu'il y avait de la place, s'élargissait à la façon des amibes ; et quand il n'y en avait plus, les hommes, après avoir salué la compagnie d'un coup de chapeau et esquissé un geste en direction des femmes, après avoir, allaient s'asseoir aux tables voisines), ces personnes âgées, en retraite, vivant surtout de leur héritage, passer des heures devant une tasse de café ou un petit verre d'eau de Seltz. Moi seul j'avais droit, pour accompagner ma glace, à un jus d'orange avec une paille, mais si je voulais un gâteau, je devais renoncer à la glace, ce qui, en été, me posait de redoutables cas de conscience. J'acceptais pourtant cette restriction sans rechigner ; en revanche, je ne comprenais pas pourquoi il me fallait laisser "au chat" un peu de glace fondue, alors que celle-ci me faisait particulièrement envie. Or, il s'agissait là d'une ruse pédagogique destinée à m'apprendre à déguster la glace "convenablement", avec

une petite cuillère en argent. C'est avec cette même "méthode" qu'on m'enseigna la façon élégante de manger la tarte. Aujourd'hui encore, je rougis en évoquant ce dîner solennel chez ma grand-mère, au cours duquel j'ai fait remarquer à un convive particulièrement cher à la famille qu'on ne devait pas manger la tarte avec un couteau et avec une fourchette ; grondé après le départ de cet invité de marque, je trouvais cette sanction injuste, car j'avais eu raison, ma grand-mère comme ma marraine étant allergiques à ces "entorses aux bonnes manières" qu'elles interprétaient comme le signe d'une déchéance morale.

C'est avec une grande fierté que j'ai présenté à mes parents mon premier bulletin scolaire : j'avais la mention « très bien » dans toutes les matières. Pour me récompenser, mon parrain m'a emmené chez son tailleur pour lui commander mon premier pantalon, avec braguette s'il vous plaît, pantalon en tous points semblable au sien, mais avec des bretelles plus étroites. C'était là un événement d'autant plus considérable qu'en été, tous les écoliers portaient des shorts ou des culottes de gymnastique. Il me semble que j'avais déjà le désir de me singulariser, désir que mon parrain s'efforçait souvent de satisfaire. Au Taureau d'Or, on me surnomma aussitôt "pantalon à braguette", ce qui me remplit de fierté, surtout quand ce sobriquet était prononcé par Monsieur Sárossy, le directeur de la banque qui m'avait accordé à plusieurs reprises des prêts "à long terme", comme il le disait, pour que je puisse m'acheter des glaces. Ma mémoire associe cet homme à la girafe de mes livres de contes illustrés et, déjà habitué à classer et à étiqueter, mon esprit refusait d'admettre que, malgré sa profession, ce directeur ne fût ni chauve, ni ventripotent, que la sueur ne perlât pas sur son front et qu'il ne jetât pas, derrière ses lunettes, des regards méfiants sur ses clients. Bien au contraire, il portait d'élégantes vestes écossaises et des pantalons blancs qui soulignaient la finesse de ses jambes et la sveltesse de sa taille d'adolescent. Mince comme un cure-dent, sa broche en or épinglée sur sa cravate et la fleur fraîchement coupée à sa boutonnière faisaient se pâmer les dames d'un certain âge. Tel un poète raté, ne pouvant compter, pour épater le bourgeois, que sur ses allures de bohème et sur les extravagances de sa conduite, il affichait des airs de dandy et parcourait les rues en martelant avec sa canne les pavés ou l'asphalte. Cet homme dégingandé avait une épouse minuscule, cardiaque par-dessus le marché, qui, vouant à son mari une admiration sans bornes, se faisait complice de ses innombrables aventures galantes, allant jusqu'à le conseiller au sujet des fleurs et des parfums à offrir, car elle connaissait les goûts de ses amies et s'amusait de leurs minauderies, de la gêne ou de la pitié qu'elles lui manifestaient chaque fois qu'elles la rencontraient. C'est avec une franchise infantile que son époux lui confessait ses frasques – peut-être parce qu'il pensait qu'une entreprise de séduction n'avait de sens et de piquant que dans la mesure où l'on pouvait s'en vanter – en détaillant les jeux érotiques de ces coquines, les baisers dérobés dans les fauteuils du théâtre, la danse macabre des nichons flétris sous les robes éthérées qui conféraient à leurs propriétaires des allures de vieille fille et d'hétaïre

à la fois, les gémissements voluptueux – à la Perséphone – sous la voilette de deuil qu’elles portaient à la mémoire de quelque cher disparu, le tressautement des ventres rebondis, une fois délivrés du corset, et, après l’amour, les explications pudibondes et leurs suppliques de petites filles pour lui demander la discrétion, leurs migraines et leurs constipations. Narrés avec minutie, mais non sans emphase, ces récits provoquaient l’enthousiasme de l’épouse à la curiosité insatiable, psychanalyste en retraite passant ses journées derrière les stores baissés de son appartement, fumant des cigarettes odorantes coupées en deux, et qui, éblouie par l’ingéniosité, digne de Zeus, de son époux génial, notait aussitôt dans son journal, en même temps que les fanfaronnades des maris cocufiés, les propos de ses amies si pressées de jeter leurs masques carnavalesques, pleurant sur leur propre déchéance, mais impatientes d’assouvir leurs désirs sur le retour que ce roué avait réussi à raviver. Toute ratatinée, mais d’une extraordinaire vivacité d’esprit, cette petite femme constata non sans malice qu’en venant chez elle, ces “dames aux camélias” appauvries et avachies portaient des robes qu’elles voulaient d’apparat, mais qui, en réalité, ressuscitaient la mode des années trente ; la taille et les pieds emprisonnés dans le carcan des corsets et des chaussures trop étroites, en proie à des crises de jalousie aiguës, elles dirigeaient des regards chargés de venin sur leurs rivales, devant leurs maris outrés, exaspérés par l’impudence avec laquelle ces fleurs de cimetière passablement fanées, mais se prenant pour des roses à peine écloses, s’offraient à leur galant. Grâce à l’amitié flatteuse de M. Sárossy et à l’affection enjouée de mon parrain et de ma marraine, je jouissais au sein de la compagnie d’une grande popularité ; mes mots d’enfant faisaient le tour de la table, et peut-être aussi de la ville, sinon comment certains étrangers auraient-ils pu les connaître ? Par exemple, il était de notoriété publique qu’un jour, dans le deux- pièces qu’habitaient mon parrain et ma marraine, j’avais dit à l’actrice fort connue qui leur sous-louait la chambre de bonne : « Erzsi, montre-moi ta culotte », ce à quoi, la capiteuse brune répliqua, pouffant de rire : « Dites-moi, mon jeune ami, quel âge avez-vous donc pour me faire des propositions aussi galantes ? » et moi, sans hésiter, je lui répondis : « Deux ans et demi ». Si je me souviens si bien de cet événement, qui, dans ma vie ultérieure, allait jouer un rôle non négligeable, c’est que, bien des années plus tard, et même à l’âge adulte, je devais souvent répondre à brûle-pourpoint à des questions du genre : « Alors, tu l’as déjà vue, la culotte à Erzsi ? », alors que la Lisette en question avait épousé entretemps un homme âgé, un juge, membre de notre cercle, et se produisait désormais dans la capitale. Je me dis parfois que si mon petit dialogue avec Erzsi a si vivement frappé l’imagination de ces messieurs, c’est aussi parce que ceux-ci enviaient en secret l’enfant que j’étais : n’avais-je pas dit ce qu’ils n’auraient jamais osé dire, même si, comme je devais l’apprendre plus tard, plusieurs d’entre eux firent par la suite des propositions à Lisette ? Celle-ci m’a laissé un autre souvenir agréable : elle m’avait obtenu, quand j’avais six ans, un billet pour la représentation de Jean le Preux, pièce dans laquelle elle

jouait une affreuse marâtre. Elle avait d'ailleurs une prédilection pour les rôles de vieille femme, notamment dans le *Peer Gynt* d'Ibsen et dans *Mère Courage* de Brecht. Reçue à bras ouverts à notre table où l'on appréciait sa beauté et ses manières discrètes, elle ne nous fréquentait guère, les répétitions absorbant tout son temps : je la voyais souvent apprendre ses rôles dans son trou de souris, écorchant, par ses vocalises, les oreilles des voisins ; à ma demande, elle me jouait du violon ; c'est chez elle et dans son interprétation que j'ai entendu pour la première fois l'ouverture d'Egmont. Quant à mon parrain, loin d'être un fanatique de musique classique, il s'enthousiasmait plutôt pour la peinture impressionniste et pour la tragédie grecque ; je couchais souvent chez eux le jeudi, jour où mon père suivait ses cours à la Faculté et ma mère était de permanence au standard téléphonique (ce qui lui arrivait également certains autres soirs). Avec mon parrain, nous jouions au théâtre, mais à dix heures tapantes, il allumait son poste, tournait les boutons de cette petite boîte jusqu'à ce qu'il tombât sur la voix de Londres, après quoi je n'avais plus le droit d'ouvrir la bouche. Si une nouvelle particulièrement importante lui était parvenue dans la journée, il ne manquait jamais d'écouter, à minuit, l'émission en langue hongroise de la BBC ; il avait pris cette habitude pendant la guerre où, quand il n'était pas mobilisé pour le service du travail, il passait ses soirées devant sa radio. Sur ses six frères, deux seulement avaient survécu à la guerre, l'un d'eux émigra en Israël, l'autre vit à Budapest ; ayant appris le sort qui attendait les déportés, son frère aîné, un médecin souffrant d'une maladie de la hanche, avait administré une forte dose de morphine d'abord à sa mère, puis à lui-même ; quant à sa femme, à ses deux filles et à l'un de ses frères cadets, ils périrent dans un camp d'extermination. Les pages jaune et bleu de son passeport suédois (et son visage tourmenté sur sa photo d'identité) évoquent pour moi un passé récent, les soirées où, avec ma marraine, nous feuilletions l'album de famille, malgré les grognements que, tel un chien furieux, mon parrain émettait sous sa fine moustache, nous attardant sur les photos prises pendant leur voyage de noces à Venise et à Paris ; celles des Tatras, de Silésie, de Varsovie et des côtes de l'Adriatique frappaient particulièrement mon imagination et déclenchaient en moi des rêveries sans fin. Dans un coin de l'entrée, un sac en toile, aux couleurs ternies par le soleil, (semblable à ceux dans lesquels les golfeurs transportent leurs clubs) contenaient alpenstocks et cannes couleur d'ébène, avec, fixés par des clous minuscules, des plaques de cuivre ou d'aluminium représentant les emblèmes de certaines célèbres villes et stations balnéaires ; d'autres, taillés dans du bois de cerf ou à pommeau d'argent figurant une tête de renard, en étaient couverts sur toute leur surface. Avant chaque promenade, mon parrain en choisissait un avec le plus grand soin ; avec sa tête chenue coiffée d'un chapeau noir ou gris à large bord entouré de rubans multicolores, il me faisait penser à un artiste peintre fantaisie. Chaque fois qu'il venait chez nous, le grincement de ses chaussures annonçait sa visite. J'avais souvent l'impression que ma marraine et

mon parrain m'aimaient plus que mes propres parents ; c'est avec un grand optimisme et une infinie patience qu'ils m'apprirent à lire et à écrire. Avec ma marraine, nous organisâmes des concours de poésie ; je remportai le premier avec un quatrain que je sais encore "par cœur", cette belle expression exprimant bien la tendresse que j'éprouve à son égard :

Au Vietnam, c'est la guerre,
Les enfants sont malheureux
Pas d'arbre de Noël pour eux,
Les bombes ont détruit les arbres de Noël.

Traduit par Georges Kassai